BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
202
NAPOLI

9/II

Digitized by Google

T. Syst. Palæ. A. 202.

LES PROMENADES DE VAUCLUSE.

27349

LES PROMENADES DE VAUCLUSE, SUITE DES SOUPERS,

PAR LE MÊME AUTEUR.

PUÒ DE FIORELLI, QUI SPARSI,
OGNI ETA CORONARSI.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez GUYON, Editeur, Rue Vieille-du-Temple, N°. 47.

M. DCCC. VII.

LES PROMENADES DE VAUCLUSE.

Vme. PROMENADE.

La MARQUISE *au Comte.*

DEVINEZ-VOUS où nos Dames, Dorival et le Marquis, sont allés par ce soleil brûlant et ce vent impétueux ?

Le COMTE.

Ils ont pris par la garenne, et monté le côteau ; voilà tout ce que j'en sais.... Mais je crois les appercevoir sortant de la ferme.

La MARQUISE.

Ils ne nous auraient pas fait mystère de cette partie, je soupçonne qu'ils viennent de plus loin.

*L'*ABBÉ *allant au devant.*

Dépêchez-vous d'arriver, on commence à vous calomnier.

La BARONNE *essouflée.*

Oh ! je demande une demi-heure

de repos, sans ouvrir la bouche; je suis excédée de fatigue et de chaleur.

Madame de LINTZ.

Marquis ! si vous m'y ratrapez....

Madame SAINTRÉ.

Nous dire qu'il n'y a qu'un pas! il y a plus d'une demi-lieue, toujours en grimpant, et un vent !... J'ai cru qu'il nous emporterait dans le Dauphiné.

Le MARQUIS *riant.*

Vous étiez si braves au départ, vous auriez fait deux lieues; ce vent dont vous vous plaignez, de-

vait tempérer l'ardeur du soleil....

La MARQUISE.

Quoi ! vous auriez eu la folie de les mener à cette heure-ci au château de Sade, à Saumane ?

Dorival.

Justement, et ces Dames ne comptent pour rien cet antique monument que l'amour a consacré, et ces chiffres que le tems a respectés....

La BARONNE.

Je le crois bien, grace à la solidité de l'étoffe. Que Laure et son doucereux amant les eussent gravés sur le chêne le plus dur, il y

a longtems qu'ils sen seraient allés en fumée ou en poussière.

Madame de LINTZ.

Allons, messieurs, il y a conscience de nous avoir mises sur les dents pour des mazures et des rochers qu'on voit partout.

Le COMMANDEUR.

Voit-on autre chose dans la Grèce, dans une partie de l'Asie, de l'Egypte, et même dans certains quartiers de Rome ?

Madame SAINTRÉ.

Belle comparaison ! les ruines des villes fameuses ont encore quelque chose d'imposant. L'ima-

gination réalise les anciens monumens; on se dit : Je foule les débris d'Athènes, de Corynthe, de Sparte, de Thèbes ; on admire les restes augustes de temples, de cirques, d'amphithéâtres, qui luttent encore contre le tems. Les Thermopyles, les champs de la Phocide, Leuctres, Mantinée, le Rubicon, la Roche Tarpéïenne, tout cela rappèle des actes d'héroïsme, des traits gigantesques, des défaites mémorables, et laisse des traces....

La BARONNE.

Ah ! nous n'avons rien à reprocher aux rochers de Sade ; ils nous en ont fait d'assez profondes aux pieds.

Saintré.

Vous venez de jouer un bien mauvais tour à ma femme ; elle vous étalait son érudition avec un enthousiasme, une complaisance.....

La Baronne.

Je lui ai rendu service : le comte nous a prêché à la journée, l'an passé, qu'une femme ne devait pas être si savante.

Madame de Chanceaux.

Ils ont voulu me débaucher aussi ; mais j'y avais été prise, on m'avait recommandé le secret, je l'ai gardé.

La MARQUISE.

Mesdames, si vous m'aviez confié votre projet, je vous aurais fait porter une collation là haut, sous une tente; nous serions parties à cheval, dès sept heures du matin....

*D*ORIVAL.

Vous êtes trop bonne, marquise; il faut tout vous dire; ce sont ces dames qui ont fait si brusquement cette partie, qu'entre le desir et l'exécution, il n'y a pas eu deux minutes.

La MARQUISE.

Mes bonnes amies, je ne vous en plains pas moins, et vais vous faire

faire apporter du lait, pour vous rafraîchir.

Le MARQUIS.

Nous venons d'en manger à la ferme d'où vous nous avez vu sortir. Le mal n'est pas si grand ; voilà la bonne humeur qui revient.

Madame de LINTZ.

Nous rions de la drôle de mine que devait avoir un vieux prêtre amoureux, à côté d'une jeune prude en vertu-gadin.

Le CHEVALIER.

Pétrarque était jeune, quand il s'enflâma pour la belle de Sade ;

et puis il ne faut pas juger ces deux amans d'après nos mœurs actuelles, ni croire que l'aimable avignonaise fut éprise de la personne du *Lauréat*. Elle fut sensible à son mérite, à sa réputation, et plus encore aux charmes de sa muse. Dans ces tems de chevalerie, chaque belle avait son chevalier ou son troubadour : ce sigisbéat ne tirait pas à conséquence; une écharpe, une paire de gants, un simple rubau enchantaient le guerrier ou le poète: un baiser sur la main le payait de dix ans d'assiduité stérile, un baiser sur la bouche créait un héros.

Pétrarque aima de bonne foi ; après avoir chanté sa flâme par vanité, mais honnête et naturel-

lement romanesque, il se fit justice, et se renferma dans le platonisme de l'amour.

Laure fière, sensible, un peu mélancolique, était préparée par la nature à ce sentiment qui vit de desirs et de sacrifices. On se rendait alors aussi célèbre par une passion constante, quoique malheureuse, que par ses conquêtes; enfin il est à présumer que les adorations exclusives de Pétrarque, ayant fait à la jeune de Sade une réputation d'esprit et de beauté, l'imagination reconnaissante de la divinité s'enflâma aux chants harmonieux du cigne de Vaucluse. Il est vraisemblable qu'il en passa quelque chose au cœur, mais que l'éducation vertueuse et réservée

que recevait alors la noblesse ; préserva Laure des faiblesses qui ne se pardonnaient pas si facilement qu'aujourd'hui.

Le Marquis.

Tandis que nous voilà dans le pastoral, comte, lisez-nous l'églogue de Corydon, votre Lise m'intéresse.

Le Comte.

Elle tenait un peu de la nymphe de Vaucluse, et avait entrepris de me mettre aux soupirs pour toute nourriture. J'avais un rival malheureux, il est vrai, mais dont l'ombre me faisait encore peur. J'eus un jour un accès de jalousie,

je me rendis maître de ce mouvement, non sans efforts ; ce fut pour peindre ma situation à ma cruelle, que fis je l'églogue que voici :

(*Il lit.*)

CORYDON.

Que fait donc Alexis, seul et loin du hameau ?
Alexis aujourd'hui semble éviter nos fêtes ;
Lui qui chantait l'amour, ses plaisirs, ses conquêtes,
Dédaigne en ce moment jusqu'à son chalumeau :
Sa brillante gaité parait même altérée,
Son sourire est forcé, ses yeux sont languissans ;
Telle dans nos jardins la fleur décolorée,
En fermant son calice aux zéphirs caressans,
Se courbe sur sa tige et touche à sa soirée.
mal secret te mine, et trouble ton repos :
Nous voyons cependant réuni sur ta tête,
Le laurier du Permesse au myrthe de Paphos ;
Tu l'emportes sur nous, et Lise est ta conquête ;

Lise, de nos hameaux l'ornement et la fleur,
Cache en vain le plaisir de t'avoir pour vainqueur.
Qui pourrait balancer dans ton âme inquiète
D'aimer, et d'être aimé le séduisant bonheur ?

ALEXIS.

Mon âme de mon sort fut toujours satisfaite,
Non pas que Lise, ami, réponde à mon ardeur ;
Nous n'éprouvons tous deux qu'une amitié discrète,
Et le dieu de Délos, pour de faibles chansons,
Ne m'admet point au rang de ses chers nourrissons ;
Mais tu sais que l'esprit soumis à la matière,
En suit, dans tous les tems, la marche irrégulière ;

CORYDON.

J'ai dû jusqu'à présent respecter tes secrets,
Mais ton état m'afflige, Alexis, tu m'allarmes ;
Je lis tes déplaisirs dans tes regards distraits,
Et c'est en vain qu'aux miens tu veux cacher tes larmes ;
Répands-les dans mon sein, soulage ainsi ton cœur,
Souvent la confiance a calmé la douleur.

ALEXIS.

Corydon, qu'il est d'accuser dur une ingrate,
De détruire une erreur qui nous plait, qui nous flate !

CORYDON.

Je ne te comprends point ; pardonne, hier encor
J'avais cru de vos yeux avoir surpris l'accord ;
Ceux de Lise animés d'un feu subtil et tendre,
Cherchaient toujours, les tiens qui paraissaient l'entendre.
Et jamais vos accens ne m'ont semblé si doux ;
Votre duo surtout a fait mille jaloux.

ALEXIS.

Apparence trompeuse !.... écoute mes disgrâces ;
Tu me croyais heureux, et je souffre, et je meurs.
De Lise tu connais les talens et les grâces,
Le charme de sa voix, ses appas séducteurs ;
Encor mouillé du flot qui brisa ma nacelle,
Croyant mes feux trahis, et Zélie infidelle,
J'osai rouvrir mon âme au plaisir d'être aimé,

Et de l'être pour moi ; soudain je m'enflâmai,
Et pris pour du retour cette langueur touchante
Qui déguise entre amans, les desirs de l'amante :
J'idolâtre l'ingrate, et l'ardeur de mes feux,
Sans passer par son cœur, n'allume que ses yeux.
Cependant, d'une main timide et caressante,
Lise presse la mienne, et malgré mon courroux,
Amant faible et séduit, je tombe à ses genoux ;
Alors avec fierté reprenant son empire,
Elle me fait rougir en me montrant mes fers :
La perfide sait trop qu'un regard, un sourire,
Qu'un mot fait mon destin, et que dans l'univers,
Mon cœur, que rien, hélas ! ne peut rendre infidèle,
Ne desire, ne voit, n'aime, n'adore qu'elle.

CORYDON.

Alexis, j'ai du sexe éprouvé les rigueurs,
Les caprices et l'art ; j'appris celui de feindre
Aux pieds de la beauté : déguisant mes ardeurs,
Dévoré de désirs, je savais me contraindre,
Et paraissais souvent négliger des faveurs

Par mon cœur et mes sens si longtems enviées,
Que mon sang, que mes jours n'auraient pas trop payées,
Ainsi contre elle-même armant sa vanité,
Mon art faisait fléchir l'orgueilleuse beauté.

ALEXIS.

CORYDON, quel amour que celui qu'on déguise !
Quelle maîtresse, hélas ! que celle qu'on méprise !
Et peut-on l'estimer et vouloir la tromper ?
Ah ! qui peut tendre un piége à l'objet qu'il adore,
Mérite son courroux, mérite plus encore.

CORYDON.

Il suffit donc d'aimer pour apprendre à ramper.
Sous les changeantes lois, de l'humeur, du caprice ?
Esclave obéissant, jouet de l'injustice,
L'amant sans volonté, doit se taire et souffrir ?
C'est acheter trop cher un éclair du plaisir ;
Le bonheur s'empoisonne, et perd bientôt ses charmes,

Quand du sein des faveurs, on sort baigné de larmes.
Je le connus assez pour le bien définir,
A l'enfant faible et fier, tout le sexe ressemble,
Qu'on le craigne, l domine, et qu'on le brave, il
tremble.
Trop sûre de ton cœur, Lise l'a négligé;
Lise en toi chérissait ta folie agréable,
Tes talens variés; mais l'amour t'a changé;
Tes soupirs, ta langueur, et ton air affligé,
Sont un muet reproche, et te rendent coupable;
Alexis, aime moins, tu seras plus aimable.

ALEXIS.

Quel conseil! l'aimer moins est-il en mon pouvoir?
Il faut donc renoncer à l'entendre, à la voir,
De mon cœur, de mes sens avoir perdu l'usage?
Où fuirais-je, inconstant, que sa fidèle image,
Ne vint m'y reprocher ce cruel abandon?
Fuir ce que l'on adore!.. Ah! souffrons, Corydon,
Mourons, mourons plutôt.

CORYDON.

De ta philosophie,
L'unique fruit est donc d'empoisonner ta vie!
Triste, inquiet, rêveur, languissant dans tes fers,
Quand tu peux commander, tu gémis, et tu sers!
Eh bien, sers, Alexis, dégrade ainsi ton être;
Tu fus fier autrefois, et tu craignis un maître,
Aujourd'hui sans ressort, sous le joug abatu,
Une vaine constance est ta seule vertu:
Mais il est dans la vie un terme à qui tout cède,
De l'excès de tes maux, sortira le remède;
Oui, lorsque sur ton front les soucis jaunissans,
Du bonheur, des plaisirs auront flétri la rose,
Que tes yeux sans éclat, tes langoureux accens,
Auront porté chez Lise, à son âme, à ses sens,
Le dégoût et l'ennui; de ta métamorphose
L'effet te sauvera; trahi, mais éclairé,
Tu béniras le jour qui t'aura délivré.....

ALEXIS.

Je prévois, Corydon, le sort que me prépare,

L'objet cher et cruel que j'aimerai toujours,
Lise, peut-être ingrate, infidelle, barbare,
Mon cœur ne confiera sa peine qu'aux amours;
Ces dieux auront pitié d'un amant dans les larmes,
Ces dieux me la rendront avec de nouveaux charmes;
Après avoir trahi ses sermens et sa foi,
D'un perfide, à son tour, éprouvé l'inconstance,
Un jour je la verrai, regrettant mon absence,
Se repentir, me plaindre, et revenir à moi;
Car je fuis ces climats, cher ami, j'abandonne
Les lieux où du bonheur je reçus la couronne;
Je n'en puis suporter l'aspect désespérant;
Toi qui prends à mon sort un intérêt si tendre,
A Lise quelquefois peins Alexis errant,
Fidèle et malheureux, à forcé de l'entendre.....

CORYDON.

J'APPROUVE ton projet, va chercher loin d'ici
Le repos que t'enlève un amoureux souci;
Aux amans délaissés, ou sur le point de l'être,
Une inconstance feinte a souvent réussi,

L'absence

L'absence la fait craindre, et la tienne peut-être.....

ALEXIS.

Ah! surtout, garde-toi de me peindre inconstant!

CORYDON.

Laisse à mon amitié le soin de ta vengeance;

ALEXIS.

Me venger! et de qui?

CORYDON.

Du traître qui t'offense.

Je connais ton rival.

ALEXIS.

Quel est-il? qu'à l'instant.....

Mais non, épargnons-le, s'il a touché l'ingrate,

Le même coup pourrait les frapper tous les deux;

Eloignons-nous avant que mon courroux n'éclate.

Adieu, si Lise, hélas! trouve en ses nouveaux feux

Le bonheur; ton ami sera moins malheureux.

La BARONNE.

Voilà une belle résignation et une singulière menace. Bien des femmes vous auraient souhaité un bon voyage, et vous n'auriez pas été loin.

Le COMMANDEUR.

Il est peut-être heureux pour vous, mesdames, que cette religion n'ait pas fait fortune jusqu'à ce jour; il est certaines épreuves auxquelles il n'est pas sage de nous mettre.

Madame de LINTZ.

Je suis de l'avis de la baronne, il faut laisser aller les jaloux.

L'Abbé.

Racine a dit :

« Si Titus est jaloux, Titus est amoureux. »

La Marquise.

L'observation me paraît juste ; la jalousie qui part du cœur, intéresse autant que celle de l'esprit, humilie et tourmente : l'une est un hommage, l'autre une injure.

Madame Saintré.

Mais à quoi les distinguer ?

La Marquise.

A leur langage et à leur marche : l'une gémit timidement, l'autre

toujours murmure ; la première prie, la seconde exige : ce qui appaise l'une, aigrit l'autre ; enfin la jalousie du cœur se prend elle-même pour victime, tandis que la jalousie de l'esprit immole son objet. Demandez au Marquis un morceau qu'il m'adressa après une scène qui m'avait fait une belle frayeur, et vous me direz si l'espèce de jalousie qu'il y déploie pouvait m'être indifférente.

Le MARQUIS.

Ma chère amie, l'épreuve avait été rude, tu en conviendras, et tu ne m'avais pas encore donné assez d'espoir pour braver mes rivaux. La peur que je te fis n'était

rien, en comparaison de celle que j'éprouvais : il y allait de tout pour mon bonheur, il s'agissait de ton cœur.

(*Il lit :*)

Mon Anette, je fus coupable,
Et deux fois, un excès d'amour
A su changer le plus beau jour
En la nuit la plus effroyable ;
Mais ne sois pas inexorable,
Fais grâce à ton sensible amant,
Le motif de sa jalousie
Est puisé dans le sentiment
Qui fait le charme de sa vie.
Oui, quand j'apperçus mon rival,
Oui, je le confesse, à sa vue
Mon âme fut si fort émue,
Qu'en proie au délire fatal,
Qui fait braver le trépas même,
Sans un regard sur ce que j'aime,

J'aurais d'un mot, glacé d'effroi
Ce rival, nos témoins et toi.
Plus jusqu'ici, dans le silence,
Mon cœur a dévoré ses maux,
Plus à craindre est sa violence.
Son calme n'est qu'un faux repos.
Attentif à tes moindres gestes
J'en avais cru voir de funestes,
Et déjà mon sang allumé
Roulait brusquement dans mes veines
Le levain des plus vives peines,
Le fiel d'un courroux enflâmé. . . . .
Une réflexion puissante
A calmé ce jaloux transport,
J'ai dit: c'est trahir mon amante,
Rien ne peut réparer ce tort.
En faveur d'un pareil effort,
Tendre Annette, sois indulgente
Et reçois ici le serment
Que te fait le plus tendre amant,
De modérer sa jalousie,

De prendre plutôt sur sa vie
Que de te déplaire un moment.
Rends-moi ton cœur et tes caresses,
Pardonnes moi quelques faiblesse
Quand ce cœur en sera l'objet :
Ah ! si trop t'aimer est un crime,
Frappe d'avance ta victime,
De ta main, l'on meurt sans regret.

La MARQUISE.

Baronne, fallait-il le prendre au mot ?

La BARONNE.

Il n'y a pas moyen d'y tenir, vous me rendrez bonne malgré moi.

*L'*ABBÉ.

Laissez agir la nature, et vous n'aurez d'obligation à personne.

La BARONNE.

Admirez la finesse de l'abbé, il fait la cour à mon cœur, aux dépens de mon esprit.

*L'*ABBÉ.

Je chéris l'un, j'admire l'autre, et ne fais des vœux que pour leur union.

La MARQUISE.

Je ne vois pas qu'ils fassent si mauvais ménage; ils s'en partagent fort bien les soins, et nous procurent alternativement l'utile et l'agréable. Pour en donner la preuve, chevalier, faites approcher ces deux enfans, que la reconnaissance amène, et que la ti-

midité retient sous ces châtaigniers.

La BARONNE.

Qui m'a joué ce tour-là? je lui en sais bien mauvais gré.

Madame de CHANCEAUX.

Voici les coupables, écoutez-les.

(*Un des enfans chante à la Baronne :*)

AIR : *Que ne suis-je la fougère*, etc.

Sous le toît de l'indigence,
Le dieu qui porta vos pas
Vous donna sa bienfaisance,
Et ne fit pas des ingrats :
Sensible à notre misère,
Qui la soulage en ce jour,
En nous rendant notre mère,
A ses droits sur notre amour.

La BARONNE.

Pauvres petits malheureux ! vous êtes plus reconnaissans que discrets ; mais votre âge vous excuse, et tous les ans je veux ma chanson au même prix.

– Marquise, si ces orphelins eussent été vos vassaux, je ne me serais pas avisée d'aller sur vos droits. Que dis-je ? vous m'eussiez sûrement devancée ; mais j'ai cru pouvoir profiter d'un heureux hasard. Avant-hier, j'entends de grand matin des cris sous ma fenêtre ; je me lève et vois une charette jonchée de paille, que conduisait un rustre, en gourmandant deux enfans à moitié nuds qui voulaient en descendre. j'inter-

roge le manant ; il me répond qu'il les mène à l'hôpital des Enfans-Trouvés à Avignon. Je l'arrête en lui promettant pour boire ; je descends, et ces petits malheureux se pressent de m'apprendre, en sanglottant, qu'ils ont perdu père et mère, et qu'obligés de demander leur pain, on les a enlevés pour les enfermer. Ils n'étaient pas attrayans, mais la misère et l'infortune les ont embellis à mes yeux. J'ai engagé le paysan à me mener avec eux chez le curé, et me voilà sur la paille. J'arrive passablement secouée, et je demande au pasteur si, en payant une pension pour ces deux infortunés, je ne trouverai pas des paysans qui s'en chargeront. Il s'en présente

un, je fais mon marché, on décrasse mes orphelins; deux jours suffiront pour les habiller de la tête aux pieds; on me promet d'en avoir grand soin, je recommande le secret à tout le monde, et voilà comme on me l'a gardé.

L'Abbé.

Pour l'exemple et l'édification, de pareils traits ne doivent pas rester inconnus. Le bon curé n'a pu contenir son admiration, il m'a tout dit, et c'est moi qui vous ai trahie; mais comme la bienfaisance électrise les âmes honnêtes, le digne prêtre s'est proposé d'apprendre à lire, à écrire à ces enfans, et de les instruire de leur religion.

religion. Heureux orphelins, répondez à tant de bontés par votre reconnaissance; la main qui vous tire de la misère, fait sans doute beaucoup pour vous; mais celui qui va former votre cœur et vos mœurs par l'instruction, doit vous devenir aussi cher : l'un et l'autre vont concourir à votre bonheur. Bénissez tous les jours la Providence qui vous ménagea cet appui, et méritez la continuation de tant de bienfaits par votre attachement à vos devoirs. Allez, chers enfans, dites à M. le curé que je me charge de lui faire passer tous les livres nécessaires à votre instruction.

(*Les Orphelins se retirent.*)

La BARONNE.

Il ne faut que commencer à bien faire pour que tout le monde s'en mêle. Abbé, je consens que vous participiez à l'œuvre en cette partie, parce que vous vous y connaissez mieux que moi; mais... vous m'entendez.

Madame de CHANCEAUX.

Que l'abbé, qui est en fonds sur cette matière, ait la complaisance de nous citer quelques traits de bienfaisance d'un bon genre. On ne saurait trop se nourrir de ce qui honore l'humanité.

L'Abbé.

Je ne me rappèle, en ce moment, qu'une anecdote de cette espèce, mais elle en vaut deux. En 1316, Léopold duc d'Autriche, assiégeant Soleure, jeta un pont sur l'Aar, et y plaça un gros corps de troupes. La rivière s'étant enflée, emporta le pont et les soldats. Les assiégés accoururent au secours de ces malheureux, et en sauvèrent une partie. Léopold sut apprécier cette magnanimité, et l'imiter, en levant le siége et en donnant la paix aux Suisses.

Le Marquis.

Nation jadis vigoureuse et énergique ! tous les ans, dans le Va-

lais, il se renouvèle un acte mémorable de justice. Le droit de l'eau y est précieux. Une communauté prétendait à la jouissance d'un cours d'eau, qu'un village supérieur retenait. Un paysan avait les titres qui pouvaient servir à la première communauté : celle-ci les lui demande, il les refuse, en disant qu'il ne peut les donner que du consentement de ses avoyers. Ces chefs, informés que le paysan a avoué que les titres étaient en ses mains, se transportent chez lui avec tous les habitans du village, maltraitent à outrance ce malheureux ; enlèvent les titres et les brûlent. La république s'assemble, condamne les deux chefs à être pendus, et tous

les individus de la communauté coupable, néset à naître, à venir, tous les ans, une torche ardente à la main, faire amende honorable à la porte de l'église du village qui prétendait à l'eau. Il y a déjà nombre d'années que la pénitence dure, et l'on n'espère pas que la république le fasse cesser de sitôt.

Le CHEVALIER.

Le village qui a obtenu cette sévère justice, s'appèle *Loesch*; j'y ai passé, et, en effet, on ne paraissait pas disposé à se départir de la procession.

Madame SAINTRÉ.

Je ne me départs pas plus des

lettres de Zélis; j'ai un faible pour elle.

Le Comte.

Malheureusement, pour tenir au courant, je suis forcé de lire les miennes, et il y en a deux de suite. La première répond à la précédente de Zélis; mais la seconde n'a trait qu'à un moment de conversation que nous avions eue à la dérobée, dans une course que je fis à la ville; mais ce sera bien de la prose de suite.

La Marquise.

Eh bien! entre les deux lettres, le chevalier nous lira son remercîment aux Arcades, et l'une de

nos dames nous congédiera en cadence.

Le COMTE *chante.*

« Votre volonté fait ma loi,
» Intention sert de génie. »

(*Il lit :*)

Troisième Lettre du Comte.

« Je commence, ma tendre » amie, par vous remercier de la » préférence que vous avez bien » voulu me donner sur votre ro- » saire, il y a bien quelque mérite » à cela au fort d'un orage, et » j'en suis tout fier : c'est la suite » d'une comparaison, et me voilà » sûr que je vaux mieux pour » vous que plusieurs petits globes » enfilés, la médaille comprise,

» c'est toujours quelque chose.

» Il me semble que vous ne » traitez pas si bien les maximes » que l'homme qui fait des livres. » Voyons s'il fera bien une page » en réponse à votre charmante » épitre, il en serait plus flatté » que d'un *in-folio* sur une autre » matière.

» Je ne crois pas que le scru- » pule annonce le défaut de sen- » timent; mais je soupçonne qu'il » en émousse la pointe, il l'an- » nonce à la bavette ou dans la » décrépitude; enfant, il peut » avorter en grandissant; vieil- » lard et mourant comme le » phénix, il ne peut guères éclore » de ses cendres que l'indif- » férence.

» A la très-jolie comparaison
» du papillon, de la femme qui
» a peur, surtout du feu, je ré-
» ponds par un passage de mon
» épitre à Zéphirine, que vous
» connaissez sous le nom de
» Pouponne :

« Comme la lumière éthérée,
» Cette flâme vive et sacrée,
» Que l'amitié fait circuler,
» Echauffe un cœur sans le brûler. »

» Cette strophe est un véritable
» onguent contre la brûlure, et
» pendant que je suis en train de
» citer, à moi Racine:

» Un enfant vous fait peur. . . .

» *Si j'étais. . . . . M'inquié-*
» *terait. . . . . Aussi la fantaisie*

» *ne m'en prendra pas*..... Je
» n'ai rien à répondre à ces im-
» parfaits et futurs négatifs, mais
» j'observe que l'enfant est en
» tutelle, que la vraie confiance
» n'a point de réserve, qu'il faut
» avoir assez de courage pour
» chercher son appui, même dans
» l'objet de sa faiblesse, si on le
» connaît vertueux. Pour peu que
» l'on en doute, on ne doit pas
» même en faire son ami Mais la
» vertu peut devenir faible, voilà
» je crois l'objection dans toute
» sa force; j'y réponds qu'aussi
» longtems que cet ami ne s'écarte
» pas des sentiers et du langage
» de la vérité et de la raison, on
» doit lui faire grâce des desirs et
» des repentirs possibles; mais

» furtifs, en faveur des sacrifices
» réels et évidens.

» Je n'ai pas si mauvaise idée
» de mon siécle, et je ne conviens
» pas que nous n'aimions plus
» comme autrefois. Les occasions
» de signaler en grand ce senti-
» ment peuvent être plus rares,
» cela tient autant à notre cons-
» titution politique qu'à nos
» mœurs, qui en dépendent beau-
» coup; mais les exemples mo-
» dernes d'amitié, même héroï-
» que, ne nous manquent pas.
» J'ai déjà trop cité, l'ennui pour-
» rait accompagner cette mé-
» thode; mais je n'aurais pas ima-
» giné que vous osassiez douter
» de la chaleur et de l'énergie d'un
» sentiment que vous savez si bien

» su inspirer. Jusqu'ici je l'avais
» regardé comme une émanation ;
» hélas ! tel que l'amour, ne
» serait-il donc qu'une fièvre
» qu'on peut communiquer sans
» en être atteint soi-même ?

» Il est des choses qui veulent
» être fortement senties et peu
» discutées. Ce n'est pas la raison
» qui peut nous égarer, mais bien
» le raisonnement..... J'allais
» défiler un nouveau chapelet
» d'axiomes, sans songer que rien
» de tout cela ne fait fortune avec
» vous. Pardon, ma belle amie,
» restez brouillée avec mon es-
» prit, j'y consens, pourvu que
» vous ne confondiez pas mon
» cœur avec lui. »

Madame

Madame SAINTRÉ.

Tout cela n'est pas net, car enfin que vouliez-vous donc de plus que l'amitié que cette aimable fille vous promettait ?

Le COMTE *chante.*

« Qu'elle m'aimât d'une amitié si tendre,
» Que mon cœur eût pu s'y méprendre. »

La BARONNE.

Voilà bien ces messieurs, ils ne sont jamais contens.

Le COMMANDEUR.

Peut-on l'être, tant qu'il reste à desirer ?

La MARQUISE.

Je vous prends en défaut ; commandeur ; que devient l'homme, quand il n'a plus de vœux à former ?

Le COMMANDEUR.

Un philosophe.

La MARQUISE.

Dieu nous garde de cette espèce d'automates passifs, semblables à ces faquirs des Indes qui se balancent toute leur vie sur une corde. La nature, en nous accordant les desirs, a eu la sagesse de leur donner la propriété du gramen qui repousse à mesure qu'on le coupe.

Madame SAINTRÉ.

Mais il dégrade nos jardins.

La MARQUISE.

Mais il verdit nos campagnes ; et la médecine l'emploie utilement : cela justifie ma comparaison ; tresse-t-il trop ? arrachez le superflu, gardez le nécessaire.

Le MARQUIS.

Ma chère amie, le conseil est excellent ; mais la difficulté consiste dans l'ébranchement ; allons au fait : le berceau des desirs est dans l'imagination, occupons-nous à la régler, alors cette magicienne ne contrariant plus les

opérations du jugement ; nous n'ambitionnerons que les objets à notre portée : c'est en oubliant le passé, en négligeant le présent, et en anticipant sur l'avenir, que l'homme perd le fil qui peut le conduire dans le labyrinte de la vie.

Le Chevalier.

Cela me rappèle quatre vers de Maucroix, chanoine de Rheims, et ami de Lafontaine :

« Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi ;
» Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne,
» Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
» Et celui de demain n'appartient à personne. »

Et l'homme se tourmente tout

le jour pour un lendemain qui peut ne pas exister pour lui.

La Baronne.

Concevez-vous, entre autres, la manie des moines qui s'occupent sans cesse de l'avenir, et ne laissent personne après eux ?

L'Abbé.

Chut, on leur en veut assez. Ils ont été utiles, ils pourraient l'être encore ; cela dépend des gouvernemens, quand ils sollicitent des avantages temporels, contentons-nous de leur répondre comme Mahomet à ce dervis, qui lui disait la bonne-aventure dans le désert et lui recommandait son cou-

vent : *J'aimerai toujours les solitaires qui ne se mêleront que de leurs nattes et de leurs paniers.*

La MARQUISE.

Je m'intéresse à mes confrères les arcades, chevalier, voyons votre remerciement.

Le CHEVALIER *lit :*

(1) O vous, à qui je dois le plus beau de mes songes,
Daignez en accueillir l'hommage et le récit.
Tous les tableaux que Morphée obscurcit
Ne présentent pas des mensonges.
Ce dieu, dans les cadres divers
Qu'à mes yeux cette nuit ses sujets ont offerts,

---

(1) *Ce morceau est la pièce de réception de l'auteur.*

De ces pinceaux bisares et magiques
A déployé les plus brillans effets.
J'ai vu des cités magnifiques
Que peuplaient les plaisirs, les arts et les forfaits,
J'ai vu, sous de vastes portiques,
L'indigence aux abois mandier les bienfaits
De l'opulence sans entrailles :
J'ai vu, ces champs fameux par de grandes batailles,
Qui n'avaient pour objet que la gloire des rois,
L'erreur de leurs sujets, souvent celle des lois.
Pharsale, Marathon, l'Athôs, les Termopiles,
Le Cocyte, Tempé, l'Ossa, le Pélion,
Athènes, Thèbe, Argos, Corinthe et d'autres villes
Ont fixé mes regards et mon attention.
Deux déïtés, l'une vive, agréable,
L'autre plus noble, à l'air plus sérieux,
Planaient à mes côtes et me nommaient les lieux
Qu'au tems dispute encor leur burin mémorable.
Plus loin j'ai reconnu ce fleuve redoutable,
Qui, pareil au destin, en imposait aux dieux;
Enfin, de l'Eurotas suivant le cours tranquile,

J'ai surpris la nature en son plus bel asyle ;
D'accens gais et brillans l'écho retentissait,
Sous un ciel doux et sans nuage,
L'épi s'inclinant jaunissait ;
Et sous l'officieux ombrage
Du pampre verdoyant la grappe murissait.
En place de palais, de monumens antiques,
De grands enorgueillis et d'ilotes abjects,
Des autels de gazon parmi des toîts rustiques,
Des mortels tous égaux, sans maîtres ni sujets,
Dans de fertiles paturages
D'innombrables troupeaux,
Des houletes, des chalumeaux.
Tout me rappellait l'âge,
Où le bonheur habitait les hameaux,
Sous la sauve-garde d'Astrée.
Mais qu'ils ont peu duré ces tableaux attrayans !
De l'airain tout-à-coup les sons fiers et bruyans
Ont glacé de terreur la paisible contrée.
Tels qu'aux premiers efforts du terrible Borée,
Dans le creux des rochers, des antres effrayans

Des timides oiseaux fuit la troupe éfarée ;
De même contre les fureurs
Du dieu féroce de la Thrace,
Les bergers innocens que son glaive menace,
Vont chercher dans les bois, dans leurs sombres horreurs,
Un asyle, et non des vengeurs.
Mais, hélas ! rien n'échappe au démon de la guerre,
Il sait rafiner l'art de dépeupler la terre !
Environnés de toutes parts,
Tes faibles habitans, malheureuse Arcadie,
Sans armes, sans secours, sans villes ni remparts,
Comme la fleur des champs, que la faulx a flétrie,
Disparaissent soudain sous le tranchant de Mars.
Mais quel est ce tyran, que sur le mont Cylène,
Par ce dieu je vois couronné ?
Sur ses mains est encor l'empreinte de la chaîne
Dont il va t'accabler, ô peuple infortuné !
Un poignard est son sceptre, et l'envie et la haîne
Autour de son front chauve enlacent des serpens
Pour figurer un diadême :

A ses pieds deux moustres rempans
A l'œil terne et louche, au teint blême,
Préparent des poisons, aiguisent des coûteaux :
Parmi des instrumens de gêne
On lit de sanglans écritaux :
Auto-da-fé sur l'un, et sur l'autre *Cévène*. . . . .
Le tyran m'est connu ; la superstition,
La cruauté naissent de l'ignorance,
O vertueuse nation !
Abandonne les champs que souille leur présence,
Rien n'échape à leurs traits, pas même l'innocence.
Ces monstres précédés par les noirs attentats,
Trainent tous les fleaux sur leurs funestes pas :
Leur souffle empoisonné dessèche la verdure,
Et leurs funèbres cris affligent la nature.
Fuyez arcadiens, cherchez d'autres climats,
Justes et bons, les dieux vous doivent un asyle.
Soudain l'air gémissant est devenu tranquile :
Sur un cadavre infect, à demi dévoré
L'œil fixe, abandonnant sa faulx étincelante,
Le trépas s'est assis : les cris de l'épouvante

N'ont plus glacé les cœurs, et l'homme a respiré
Humains, de l'olive sacrée
Vous goûtez les heureux effets ;
Des arts, la déesse adorée
Se souvient que cette contrée
Eut toujours part à ses bienfaits :
Elle paraît, dans le Ténare
Est déjà plongé le tyran ;
Mais le tems, le tems seul répare
Les ravages du fer barbare,
Les sillons du feu dévorant.

Suis moi, dit la sage déesse,
Au reste d'un peuple expirant
Quitte la malheureuse *Grèce*
Où tu serais toujours errant :
La reine des cités, qu'habite un peuple libre,
T'admet au rang de ses enfans,
C'est là que tu pourras, sur les rives du Tibre,
Voir renaître ta gloire, et tes jours triomphans.
Elle dit : à nos yeux l'horison se recule,

Nous franchissons des monts, nous traversons des mers,
Et fendant l'océan des airs,
Notre asyle se montre ; et sur le Janicule,
Dans des bosquets charmans, au sein d'un peuple heureux,
Chacun croit retrouver sa patrie et ses dieux.

Dorival.

Marquise, j'en suis fâché pour l'égl'ogue..... (1)

La Marquise.

Moi, j'en suis fort contente; tout le monde ne peut pas emboucher la trompette, elle ne

(1) *Dans les Soupers, Dorival a fait un remerciement aux Arcades, pour la marquise, en forme d'églogue.*

convient

convient pas à la poitrine délicate des femmes : un joli air de musette a son mérite, et nos sens *flûtes* valent bien la basse-taille. De Lintz, donnez-nous en la preuve. Le tems nous presse.

Madame de LINTZ.

Des sons flutés, après avoir grimpé comme des chévres, cela vous plait à dire ; mais on paye comme on peut : voici ma monnaie.

(*Elle chante.*)

LA NAISSANCE DE LA ROSE.

AIR : *Je suis presque toujours verte.*

PLUS légère qu'Atalante,
Plus farouche que Daphné,
Eucharis trompait l'attente
Du dieu de pampres orné ;
D'un ton railleur, la lutine
Disait au dieu chancelant :
« Tu m'atteindras quand l'épine
» Pourra fleurir deux fois l'an. »

Le dieu court, la nymphe vole,
Un buisson retient ses pas :
« Ah ! j'en jure par Eole,
» Deux fois l'an tu fleuriras ;
» Que la nuance brillante,
» Qui colore la pudeur,
» Buisson, de ta fleur naissante
» Soit à jamais la couleur. »

Bacchus dit, on vit la rose
Qu'un point vermeil annonçait;
Elle fut bientôt éclose,
Le desir la caressait.
Encharis sur la fougère
Dit, en faisant un soupir :
« La nymphe la plus légère
» L'est donc moins que le plaisir ? »

Le COMMANDEUR.

Cela est jugé, ainsi que votre voix, qui ne se ressent aucunement des malheurs de la journée.

Madame de LINTZ.

Il ne m'en reste qu'un appétit bien conditionné, et il était tems qu'on nous avertit d'aller le satisfaire.

Fin de la Vme. Promenade.

VIme. PROMENADE.

La BARONNE.

CES pauvres petits ! avoir fait deux lieues pour aller me cueillir un panier de fraises, avec l'attention de les couvrir de fleurs des champs ! et cette réponse, quand j'ai voulu leur donner quelque monnaie : *Nous vous remercions, madame, nous n'avons besoin de rien, grâce à vos bontés.* En vérité, j'en ai les larmes aux yeux.

L'Abbé.

Tel est le délicieux salaire de la vertu; elle jouit de ses œuvres. Peut-on concevoir que les riches et les grands, sur-tout, qui ont tant de moyens de faire des heureux, se refusent d'aussi délicates jouissances, et préfèrent de poursuivre toute leur vie de faux et dispendieux plaisirs, toujours accompagnés de l'ennui et souvent du repentir. Le seul superflu de l'opulence, répandu avec choix sur la classe indigente qui l'environne, procurerait aux dispensateurs ces douces affections de l'âme, ces bénédictions si flatteuses du pauvre, ce saint respect enfin,

qui protège la munificence contre le poison même de l'envie.

Le MARQUIS.

Faire le bien est, en effet, le premier devoir de l'homme, et malheureusement celui qu'il remplit avec le plus de tiédeur..... mais quel est cet ingambe piéton qui saute si lestement les fossés? Sa garde-robe ne le charge pas. Les cheveux sous un filet, une mandoline en bandouillère, une gibecière et des castagnètes; avec un mousqueton, ce serait un vrai miquelet, qui croit la Ste.-Hermandad à ses trousses. Holà! camarade, où vas tu si vite?

Le VOYAGEUR.

Partout, Excellence.

Le COMTE.

Tu as donc des affaires par toute la terre ?

Le VOYAGEUR.

Et nulle part.

Le COMMANDEUR.

Quel métier, maître ?

Le VOYAGEUR.

Comme les grands seigneurs, je sais tout, sans avoir rien appris.

Dorival.

Il est bref et serré ; tu dois être musicien ?

Le Voyageur.

Avec de l'oreille, qui ne l'est pas ?

Saintré.

Tu ne ressembles pas mal à Figaro ?

Le Voyageur.

Il y a un air de famille.

La Baronne.

Frais échappé d'Andalousie.

Le Voyageur.

Par les mâles...

Madame de Lintz.

Ton père en était, et ta mère ?

Le Voyageur.

M'oublia dans l'écurie d'un seigneur napolitain.

Le Commandeur.

Lazarone ! tu sei dunque un mezzo mulo (1) ?

---

(1) *Lazaron ! tu es donc un métis ?*

Le VOYAGEUR, *avec le geste d'une ruade.*

A servirlo, dogni maniera (1).

La MARQUISE.

Quel dégourdi! tu ne crains pas les voleurs, à ce qu'il paraît?

Le VOYAGEUR.

Ce sont eux qui ont peur de moi.

Cantabit vacuus coram latrone viator.

*L'*ABBÉ.

Il dit que le voyageur à sec se rit des voleurs.

---

(1) *A vous servir, de toutes manières.*

Madame de CHANCEAUX.

L'ami, comment t'appèle-t-on ?

Le VOYAGEUR.

Souvent trop tard pour dîner.

Le COMMANDEUR.

C'est un *loustic* de la trempe à peu-près de Gil-Blas.

Le VOYAGEUR.

J'ai plus de rapport avec le barbier Nugnès.

Madame SAINTRÉ.

Il a lu des romans.

Le Voyageur.

Et recueilli de quoi en faire.

La Baronne.

La collection est-elle bien avancée ?

Le Voyageur.

Encore une rencontre comme celle-ci, et mon ouvrage sera fini.

Le Marquis.

Il se moque de nous ; mais nous entendons raillerie. Tu parais un bon vivant, tu ne manques pas d'esprit, pourquoi ne pas l'employer à t'assurer l'avenir ?

Le VOYAGEUR.

Qui vous a dit qu'il me manquera ?

Le COMTE.

Mais tu fais souvent mauvaise chère ; et vêtu comme tu l'es à la légère.....

Le VOYAGEUR.

La diète prévient les maladies ; et *l'habit ne fait pas le moine.*

Madame de LINTZ.

Tu ne parles que par sentences.

Le VOYAGEUR.

Cela se retient mieux.

La Marquise.

C'est un philosophe à sa manière.

Le Voyageur.

Je ne suis cependant encore d'aucune académie.

La Baronne.

Tu fais des livres; cela viendra.

Le Voyageur.

Non, je les fais bons.

Madame de Chanceaux.

Il ne manque pas d'amour-propre.

Le VOYAGEUR.

Il en faut au malheureux ; daigne-t-on le faire valoir ?

Madame SAINTRÉ.

Tu as l'air si joyeux et si bien portant, tu ne dois pas éprouver l'infortune.

Le VOYAGEUR.

Non, mais j'en porte la livrée, et l'on juge là-dessus.

Le MARQUIS.

Il paraît que tu ne veux pas en changer ?

Le Voyageur.

Dieu m'en garde ! j'ai retenu la fable du Chien et du Loup.

L'Abbé.

Ce gaillard-là est étonnant ! C'est quelque fils de famille que le libertinage promène.

Le Voyageur.

Monsignor, libertinage ne vient-il pas de liberté ?

L'Abbé.

Oui, mais il en désigne l'abus.

Le Voyageur.

Qui en abuse davantage que

ceux qui, nés dans l'opulence et les grandeurs, obligés par conséquent d'être instruits et généreux, ne savent rien, pas même faire le bien.

Madame SAINTRÉ.

Comment donc ! il possède sa morale.

Le VOYAGEUR *à Madame* SAINTRÉ.

Vous me faites parler raison malgré moi, pendant que vos yeux me prêchent de la perdre.

La BARONNE, *en éclatant de rire.*

Il ne lui manquait plus que d'être galant.

Le VOYAGEUR chante en s'accompagnant.

AIR : *Je suis né natif de Ferrare*, etc.

(Il donne à ces couplets l'accent gascon.)

Lé doux climat dé l'Ausonie,
Qui, par hasard, fut ma patrie,
Agit sur mon jeune cerveau,
Jé fus tendré dés lé berceau. *Bis.*
Et plus jaloux d'une autré gloiré,
Jé m'enfuis d'un conservatoiré,
Où j'aprénais l'arpéjément,
N'emportant qué mon instrument. *Bis.*

Lui seul fait touté ma fortuné ;
Prés dé la blonde et dé la bruné
Il m'a toujours mis en faveur,
Ma musique va droit au cœur. *Bis.*

Jé né perds jamais la mésure,
En moi c'est un don dé nature ;
Jé brille dans lé *fandango*,
Cela mé vient des Figaro. *Bis.*

Aimables objets, qué j'admiré,
A mes dépens vous comptiez riré,
Un seul point aviez oublié,
Jé dévais êtré dé moitié. *Bis.*
Vous avez dé l'esprit, des graces,
Mais si vous voulez, sur vos traces,
Fixer lé plaisir un moment,
Révénez à mon instrument. *Bis.*

Le CHEVALIER au COMTE.

No quisiera in contrar solo este picaro in un bosque (1).

---

(1) *Je ne voudrais pas rencontrer seul ce mauvais sujet dans un bois.*

Le VOYAGEUR.

Es fallar de juicio, precipitar le (1).

Le COMTE *au Commandeur.*

C'est un diable ! nous parlerions allemand, je crois, qu'il nous entendrait.

Le VOYAGEUR.

Ihr euch nicht irret (2).

Le MARQUIS.

Figaro moderne, qui me paraît

---

(1) *Précipiter son jugement, c'est en manquer.*

(2) *Vous ne vous trompez pas.*

aussi plaisant, et plus instruit; veux-tu aller nous attendre au château; tu commenceras par fêter ton estomach, et ce soir, tu nous danseras le *fandango* au son de tes castagnètes.

Le VOYAGEUR, *avec le ton et le sourire ironique.*

Arlequin, fais-moi rire. Oui; seigneur Sigismond; comme la vie n'est qu'un songe, il faut espérer qu'au réveil, chacun reprendra son niveau. Quant au *fandango* (*en s'adressant à madame Saintré*), madame permettra que je lui apprenne cette danse pour figurer avec moi.

Saintré.

Madame, ou une autre, on te donnera un partenaire.

Le Voyageur, considérant toutes les Dames.

(En gasconnant.)

Sandis, jé mé rétire dans l'emvaras du choués.

(Il chante en s'en allant, sur le refrein de Figaro.)

San Génaro, che fortuna!
Cinque, son mi basta una (1).

---

(1) Saint Janvier, quelle fortune!
De cinq il ne m'en faut qu'une.

Madame de LINTZ.

Messieurs, ce n'est pas là un coureur de profession; ce mélange de gaîté, de raison et d'instruction, annonce une éducation soignée, et si vous avez fait attention à l'assurance du regard, à la noblesse du maintien et à l'aisance de cet homme extraordinaire, vous aurez remarqué qu'il étudiait ses bouffonneries, mais que tout le reste lui était naturel.

Le COMMANDEUR.

Que de finesse dans le tact des femmes! et vous n'avez pas pris garde à cette coupe d'Hercule adoucie par les traits d'Adonis ?

On

On ne va pas s'occuper de détails aussi physiques.

La BARONNE.

Ne plaisantez pas, j'ai vu peu d'hommes, en effet, qui eussent d'aussi belles formes, comme peintre, il m'est permis d'y attacher du prix.

Le COMMANDEUR.

Ah ! oui, comme peintre, cela n'a pas dû vous échapper. Aussi est-ce à madame de Lintz que j'adresserai mon observation: la voilà qui y réfléchit.

Madame de LINTZ.

Je n'étais pas à ce que vous disiez

je cherchais à définir le Figaro; et persiste à croire, comme l'a soupçonné l'abbé, que c'est un jeune étourdi, que quelque mauvaise affaire pourchasse de pays en pays. Il attrape quelques mots de chaque langue en passant, et avec de la mémoire, il se tire d'affaire.

La Marquise.

C'est ce que nous développerons peut-être davantage ce soir; en attendant, Dorival, faites-nous le portrait de votre Lisette; car encore nous faut-il connaître les nouveaux acteurs.

Dorival.

C'était une femme instruite et

remplie de talens que la nature avait formée sensible, et que des préjugés rendirent austère et malheureuse. Chez elle, au plus tendre abandon de l'amour succédait brusquement le scrupule le plus vrai ; mais ma première pièce vous la peindra mieux que ma prose.

(*Il lit.*)

EPITRE A LISETTE.

Quoiqu'il tâche de le paraître,
Non, ton amant n'est pas heureux
Tu le juges digne de l'être,
Et ton cœur fait pour lui des vœux ;
Mais par un contraste bisarre,
En chérissant l'amant, tu redoutes l'amour !

Le mirthe, dont ce dieu te pare,
Reverdit sur ton front, s'y fanne tour-à-tour
Ton âme reconnaît sa puissance infinie,
Et ton esprit le calomnie !
Ah ! si de bonne-foi tu veux sonder ton cœur,
Lise, cette délicatesse,
Mélange de vertu, d'erreur et de faiblesse,
N'a pas, jusqu'à ce jour assuré ton bonheur ;
Un cri s'élève dans ton âme,
Tu l'étouffes en vain ; sans relache il reclâme
Contre le préjugé d'une injuste rigueur ;
Sans relâche il te dit, que d'une tendre flâme
C'est un crime, en aimant, de déguiser l'ardeur,
Lorsqu'on peut, sans rougir, avouer son vainqueur.
Il s'élève un autre murmure
Par les organes enflâmés,
Servans de route à la nature,
Lorsque par les desirs ses feux sont allumés.
Ces feux moins purs dans leur essence,
Dont l'amant délicat ne brûle qu'en secret,
S'annoblissent par leur objet ;

Et lorsqu'à l'amour seul ils doivent la naissance,
Devenus de ce dieu le prix et l'aliment,
De sa flâme divine ils font une étincelle,
Et bientôt épurés, confondus avec elle,
Aux délices du sentiment
Ils joignent, sans remords, l'ivresse du moment.

N'envions point aux dieux une extâse éternelle,
Incompatible, hélas! avec l'humanité;
Bornés à l'avant-goût de leur félicité,
Nous supléons à sa durée,
En portant dans les sens d'une amante adorée
Le frisson de l'amour et de la volupté:
Cette maîtresse d'Epicure
Doit son ivresse à la nature;
Des préjugés la triste voix
Peut-elle balancer la première des lois,
Loi juste, pressante et sacrée,
De songer à notre bonheur?
Comme l'âme en est pénétrée,
Lorsque par le choix d'un vainqueur,
Elle double sa jouissance,

Le charme de son existence ;
Lorsqu'enfin, pour combler ses vœux,
L'amour l'aide lui-même à faire deux heureux !
De la félicité que l'image est touchante !
Cloris et Licidas m'ont offert ce tableau ;
Tel qu'il resta gravé dans mon âme brûlante,
J'ose le confier à mon faible pinceau.

Le berger, près de son amante,
Accompagne sa voix des sons du chalumeau :
Dans ses regards fixés sur elle,
Le feu du desir étincelle ;
Mais la timidité porte dans ses accens
Le désordre flatteur de son âme enchantée :
Ses airs d'abord vifs, agaçans,
Sous une main plus agitée,
Sont plus voluptueux, deviennent languissans ;
La bergère, à son tour plus fréquement respire ;
Sur leurs lèvres enfin la mélodie expire,
Et des doigts du berger a glissé l'instrument,
Qu'il fait encor le mouvement
D'accompagner Cloris, si grand est le délire

Qui le maîtrise en ce moment.
Il croit lui parler et soupire ;
Que ce silence est éloquent !
D'un œil enflâmé, mais timide,
De la bergère émue, il parcourt les appas ;
La volupté jaillit de sa paupière humide,
Il brûle de parler et ne lui parle pas ;
Ce qu'il sent ne saurait se rendre
A l'aide des accens humains ;
Mais aux vrais amans pour s'entendre,
L'amour a su donner des moyens plus certains :
Un soupir de Cloris, suivi d'un regard tendre,
De Licidas fait presqu'un dieu ;
Son sein est palpitant, son haleine est du feu ;
Sa bouche entr'ouverte et tremblante
Cherche celle de son amante. . . . .
Un geste le contient : véhément et soumis,
Il respecte ce qu'il adore,
Et tâche de surprendre en ses yeux attendris,
Le signal du bonheur qu'amour diffère encore.
Quelque belle que soit Cloris,

Quoique doublement enflâmée
Par le plaisir et l'orgueil d'être aimée,
Licidas à ses pieds est un être nouveau,
Plus céleste encore et plus beau.

Viens, modeste délicatesse,
De ma tremblante main arracher le pinceau,
Je succomberais sous l'ivresse
De ce voluptueux tableau.
De celui de Cloris, Lise, tu me dispenses,
Toi, qui, dans les accès de ton austérité,
Rougissant des détails de ta félicité,
En voudrais oublier les moindres jouissances.
Ah! du dieu de Paphos redoute les vengeances;
Cette âme qu'il t'ouvrit, il peut te la fermer:
Si le double plaisir d'être aimée et d'aimer,
De ton cœur incertain ne bannit pas la crainte,
Immole ton amant, et renonce au bonheur.
Prêt à perdre le sien, il te parle sans feinte;
Victimes trop longtems d'une funeste erreur,
S'oublier à jamais, ou s'aimer sans contrainte.

De mes gémissemens, je connais le danger,
Rarement on fait grâce à l'amant qui murmure ;
Mais lorsque le cœur souffre, il n'est que la peinture
Des peines qu'il endure
Qui peut le soulager.

Compare le néant qui suit l'indifférence
Au sentiment divin d'une double existence ;
C'est tomber de l'autel pour descendre au tombeau.
Sur cet autel sacré chaque jour je t'encense ;
Chaque jour un culte nouveau
Du plus aveugle amour te peint la violence,
Et t'assimile enfin à la divinité.
Qui la remplacera, cette félicité,
Par les sens dédaignée, et que ton cœur desire ?
Que t'offrent la raison et sa sévérité,
Pour te dédommager de l'amoureux délire
Agacé par la volupté ?
Lise, rappèle-toi cet état d'apatie,
Qui flétrissait tes attraits et ton cœur ;
Pour y porter une nouvelle vie ;

Pour t'arracher à ta langueur,
Au poison lent d'une secrette peine,
Ainsi que le fils de Climene,
Je n'allai pas ravir le feu des cieux,
Ni, comme le sculpteur fameux,
Emprunter de l'amour le secours et la flâme,
Je te donnai mon âme;
Ah! ma Lisette! en ce moment divin,
Où le plaisir la porta dans ton sein,
Tes soupirs dans le mien firent passer la tienne,
Ta bouche, à ton heureux amant,
D'un amour éternel fit le tendre serment:
Chaque jour je parcours encore
Ces couplets délicats, ces écrits enchanteurs,
Où respire le dieu qui réunit nos cœurs:
Mais en soupirs contraints tant de feu s'évapore,
Et malgré des sermens sans cesse répétés,
Des desirs, des aveux par ton âme dictés,
Tu parais, en m'aimant, vouloir que je l'ignore!
D'aimer et d'être aimé, je veux que l'on s'honore;
Ah! l'amour touche à son déclin,

Dès qu'on rougit de son délire,
Et dans son ravissant empire
Défiance est un crime et réserve un larcin.
Ce dieu vit de faveurs, et n'en est que plus tendre,
Mais semblable à son élément,
Il languit, se couvre de cendre,
Et s'éteint faute d'aliment.

La BARONNE.

Ce début est chaud, et certain tableau a dû produire de l'effet sur une femme sensible.

Madame SAINTRÉ.

Toujours le même art, de l'amitié, des beaux sentimens bien désintéressés; c'est une nacelle qui ne doit pas s'écarter du rivage. Le tems est beau, la mer est calme; on voit toujours la terre,

arrive subitement une bourasque.

Le COMMANDEUR.

Et voilà un naufrage, un grand événement, dont néanmoins tout le monde se tire sain et gaillard, sauf au plus un petit mal de mer.

Madame de LINTZ.

Vous avez bonne grâce, pilote émérite; réduit aux manœuvres du port, de plaisanter de pauvres mousses en pleine mer, et qui n'ont ni lanternes, ni boussole.

La MARQUISE.

Comte, faites approcher Zélie; pour séparer les combattans, ou du moins pour captiver leur attention.

Le

Le Comte.

C'est, comme je l'ai annoncé hier, une lettre de moi, qui répond en partie à une conversation que j'avais eue avec Zélis ; il en est des premières lettres comme des premiers actes d'une tragédie; la protaze n'a pas un intérêt bien vif.

(*Il lit :*)

Quatrième Lettre du Comte.

« Je ne m'accoutume pas, charmante Zélis, à vous trouver toujours armée de défiance contre votre ami. C'est de vous qu'il tient ce titre: il y a borné ses desirs, et vous vous obsti-

» nez à redouter plus d'ambition
» de sa part ! Moi avantageux ! il
» fut un tems où ce défaut aurait
» pu paraître excusable, et je vous
» fais le serment de l'amitié, que
» je n'en ai jamais été coupable.
» Je ne saurais vous dire si c'était
» un calcul de l'amour-propre,
» qu'il me déguisait lui-même ;
» mais j'ai toujours été plus porté
» à douter de mon bonheur, qu'à
» présumer de mon ascendant. Re-
» poussez donc les chimères qui
» altèrent un plaisir qui veut être
» goûté dans toute sa pureté. Dai-
» gnez relire tout ce que je vous
» ai écrit jusqu'à présent, et vous
» y verrez deux choses bien dis-
» tinctes ; l'aveu naïf du sentiment
» qui m'aurait le plus flatté, si

» notre position nous l'eût per-
» mis, et l'assurance que je m'en
» étais défendu, et ne voulais por-
» ter sur l'autel de l'amitié qu'une
» offrande aussi pure que la divi-
» nité. Rappelez-vous encore que
» j'ai cessé de vous écrire en vers,
» et par quel motif? vous le sa-
» vez... et vous persistez à soup-
» çonner votre ami, à lui rappeler
» des devoirs dont il rougirait de
» s'écarter, et auxquels le senti-
» ment qu'il desire de vous ne sau-
» rait porter la plus légère atteinte.
» Telle est la manie entre l'amour
» et l'amitié, l'un est exclusif et
» ne veut point de partage, l'au-
» tre, au contraire, se glorifie du
» nombre de ses conquêtes, et ne
» devant rien aux sens, s'enrichit

» de tout ce qui n'est pas sous leur
» influence. Prenez garde, mon
» amie, qu'un excès de délicatesse
» ne mêlange la douceur de notre
» innocent commerce. *Votre cons-*
» *cience vous tourmente à l'om-*
» *bre du reproche, et vous la*
» *consultez toujours avant votre*
» *cœur.* Ceci mérite une discussion
» d'autant plus nécessaire, qu'il
» faut que ce soit la dernière entre
» nous; je suis forcé d'y donner
» l'étendue qu'elle mérite. Parlons
» franchement; qu'a pu vous re-
» procher votre conscience ? Est-
» ce l'amitié dont vous m'avez cru
» digne ? Je ne puis le penser; ce
» sentiment, loin d'être défendu,
» est un des grands bienfaits de la
» nature; la conscience ne peut

» donc le proscrire. Tranchons le
» mot : avez - vous craint qu'il
» changeât de nom et finît par in-
» téresser la tranquillité de votre
» cœur ? C'est parce que je l'ai ap-
» préhendé aussi, que je vous ai
» moi - même fourni des armes,
» en cas d'événement, en vous
» faisant la peinture des maux que
» l'amour entraîne, des combats
» que j'avais livrés, des illusions
» qui commençaient à prendre
» trop d'empire sur moi, enfin de
» la victoire pénible que la raison
» avait remportée. Les positions,
» les distances, et tout ce qui ne
» peut échaper à vos scrupules
» éclairés ; ne vous sont-ils donc
» pas des préservatifs assez puis-
» sans ?. . . . . Non, mon amie,

» non, je ne fus jamais dange-
» reux pour vous; votre esprit
» a fait peur à votre cœur; voilà
» tout le mystère. Comme je ne
» dois qu'à ma tournure d'esprit
» le bonheur de vous avoir inté-
» ressée, il lui faut de ma part
» quelque reconnaissance; mais
» je ne l'employerai jamais qu'à
» conserver cet avantage et à ta-
» cher de vous amuser. Lorsque,
» jadis, je le dirigeai à la séduc-
» tion, il ne servait que d'inter-
» prête à mon cœur. Sa marche
» était franche et naturelle, et le
» prestige de la nature libre, ainsi
» que l'objet de mon hommage;
» c'était un culte avoué par cette
» reine des êtres, et inspiré par
» elle-même.

» Il nous fallait, ma belle amie,
» cette dissertation pour dissiper
» l'atmosphère impure des préju-
» gés, qui commençaient à obs-
» curcir notre correspondance. Je
» me flatte, pour suivre ce style
» oriental, que le soleil de la con-
» fiance luira désormais sur nous
» dans tout son éclat, et que l'inno-
» cent épanchement d'une amitié
» tranquille bannira de notre âme
» le levain du trouble et des soup-
» çons.

» *Vous ne serez pas fâchée de*
» *m'occuper comme amie.* N'est-
» il pas venu au bout de votre
» plume, *et non comme amante?*
» Avouez-le, vous l'avez pensé;
» vous m'avez fait cette injustice;
» commencez par un acte de fran-

» chise une correspondance qui
» doit l'avoir pour base; vous allez
» juger de la mienne. De toutes les
» femmes qui m'ont intéressé, vous
» êtes celle que j'aurais aimée,
» adorée le plus tendrement, à
» laquelle je me serais attaché par
» le plus de nœuds, celle qui
» m'offrait le plus de convenance,
» contre laquelle j'ai eu le plus à
» combattre, et qui m'avait séduit
» le plus promptement; mais en
» même tems, tout ce qui, chez
» vous, allumait mon imagina-
» tion et mes desirs, a toujours
» été ce qui a réglé l'une, et amorti
» les autres. Ne pourrais-je pas
» vous dire à présent comme Oros-
» mane à Zaïre ?

» Après un tel aveu, vous con-

» naissez mon cœur. Ménagez-le » donc, ma charmante amie ; on » ne combat pas aussi long-tems » sans recevoir des blessures, et » quand elles sont fraîchement » fermées, le moindre frottement » fait tressaillir. »

Madame SAINTRÉ.

C'est avec cette franchise apparente, qu'on est bien plus à craindre; car vous ne me ferez pas croire que vous ne songiez qu'à l'amitié.

Le COMTE.

Pourquoi calomnier mes intentions ? Ne pouvais-je pas être sous le prisme de l'illusion ? N'avais-je pas au moins quelque mérite à

combattre un penchant, dont je sentais et l'empire et le danger, à mettre en garde celle qui en était l'objet, à prendre des engagemens qui, en satisfaisant ma raison, n'en blessaient que plus cruellement mon cœur? Daignez attendre, pour nous juger l'un et l'autre, que la suite de notre correspondance vous ait éclairée davantage sur les progrès et les suites de notre attachement. Si vous n'y démêlez que cette séduction mutuelle, que la sympathie commence, que les rapports alimentent, que la vertu même semble se plaire à déguiser, loin de blâmer les victimes qui l'ont constamment respectée, ne vous sembleront-elles pas dignes, au con-

traire, de quelque intérêt, et de toute votre indulgence ? Aimable Saintré, est-ce à vous à froisser les cœurs tendres ? Sans doute, j'eusse mieux fait de fuir au premier frisson de l'amour ; mais changez donc l'espèce humaine, ôtez-lui sa présomption, dégagez-la des illusions de l'amour-propre, du sentiment exagéré de ses forces, et sur-tout tâchez de la persuader de l'excès de sa faiblesse.

A ce prix, belle Eglé, les malheureux mortels
Vous devront leur bonheur, un culte et des autels.

SAINTRÉ, avec feu.

Je les renverserais. Réduite à la froide végétation, l'homme perdrait tout ce qui le distingue de

la brute, et aurait à lui envier ses desirs et ses jouissances. Etre insensible, machine compassé, je n'admets pas qu'il s'abstînt du mal, mais je nie qu'il fût capable du bien. Oter les desirs à l'homme! c'est priver le vin de son phlogistique, la matière de mouvement, la nature de printems; c'est réduire sa plus noble créature au jeu purement machinal de ses organes, et éteindre dans son sein cette flâme divine, qui seule, en ce moment, communique peut-être à mes expressions cette énergie, qui distingue le souverain de ses sujets. Téméraires! . . . qui osez calomnier l'œuvre de complaisance de la divinité, c'est d'elle que vous tenez cette faculté, et semblable

semblable au stupide compagnon d'Ulysse (1), vous préférez l'étable de Circé au palais du héros ! Croupissez, vils automates, dans la fange de l'apathie ; mais qu'il vous soit à jamais interdit de lever les yeux vers la région de l'amour.

Madame de LINTZ.

Divin ! mon cher Saintré ; défendez son empire ; c'est une dette qu'on ne peut bien acquitter qu'avec l'enthousiasme du sentiment et de la reconnaissance.

---

(1) *Grillus, changé en pourceau, dédaigne de reprendre sa première forme.*

Le Comte *à Saintré.*

Mon ami, vous prêchez un converti, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'incrédules dans votre auditoire. N'importe, c'est la tâche de l'honnête homme d'arrêter les progrès du système absurde et humiliant, qui tend à dénaturer cette céleste créature, et par conséquent à la dégrader. Formée de deux essences, la matière et le feu, la voilà l'image et l'esclave des deux lois uniques : repos et mouvement. Aussi remarque-t-on une lutte continuelle entre ces deux principes; l'enveloppe tend à l'inertie, et l'agent intérieur travaille sans cesse à la stimuler et à entretenir le jeu de son ressort.

Madame de CHANCEAUX.

Je ne m'ennuie pas de ces sublimes définitions ; mais obligée de partir demain, je voudrois entendre la réponse de Zélis à la dernière lettre du comte.

La MARQUISE.

Ma chère cousine, c'est bien le moins, en emportant nos regrets, que nous vous en épargnions le plus possible. Je m'applaudis du hasard qui nous a procuré la scène originale du voyageur, si elle vous a amusée.

Madame de CHANCEAUX.

Elle m'a encore plus intéressée,

et ne pouvant manquer d'avoir une suite, celui de la compagnie qui voudra bien m'en instruire, aura de grand droits à ma reconnaissance.

Le MARQUIS.

En ce cas, tout le monde mettra la main à l'œuvre, et cette correspondance nous fera une agréable illusion, en nous persuadant que vous êtes toujours avec nous. Saintré avait bien raison ; voilà une des faveurs de l'imagination : le comte va nous en confier une maladie.

Le Comte.

Heureux, si le cœur ne l'eût point partagée !

(*Il lit.*)

Quatrième Lettre de Zélis.

« En vérité, vous êtes trop bon » d'être si reconnaissant de la pré- » férence que je vous ai donnée ; » j'entrevois avec plaisir qu'on » peut vous satisfaire à peu de » frais, et pour vous récompen- » ser de votre résignation, j'ai » envie de renoncer à l'amitié » *scrupuleuse* ; oui, je serais fâ- » chée de n'être pas quelquefois » d'accord avec vous ; par acco- » modement, changeons le mot,

» disons *prudente* ; car aussi bien
» scrupule et petitesse peuvent pa-
» raître synonimes. Je ne sais si
» vous l'aviez envisagé ainsi ; quoi-
» qu'il en soit, vous convenez que
» le scrupule n'annonce pas disette
» de sentiment ; j'avoue, à mon
» tour, qu'il peut au moins l'em-
» pêcher de faire des progrès ;
» mais j'atteste, quoique vous
» puissiez dire, qu'il ne conduit
» point à l'indifférence. Tel qui
» est scrupuleux par principe,
» pourrait être sans réserve par
» penchant ; c'est alors que la rai-
» son a tout à faire, et qu'il faut
» son égide pour résister à l'at-
» trait du plaisir.

» A la bonne-heure pour vos
» vers, ils peignent fort bien l'a-

» mitié ; mais sa flâme, en descen-
» dant du ciel, traverse des es-
» paces impurs, et peut se char-
» ger un peu de ce feu grossier,
» qui brûle bien serré ; on ne songe
» à l'onguent qu'après.

» Vous me dites ensuite qu'un
» enfant me fait peur. Eh ! vrai-
» ment oui ; ils sont communé-
» ment intéressans, on aime à les
» caresser, mais ils égratignent
» au moment qu'on y pense le
» moins : si l'on ne dit mot, ils
» recommencent ; si l'on gronde,
» ils pleurent, ils ont du chagrin,
» on en ressent, on s'apitoye....
» oui, encore une fois, un enfant
» me fait peur.

» Je vais finir par vous querel-
» ler ; ou je me suis mal expliquée,

» ou je vous ai dit qu'il y avait
» plus d'une nuance en amitié, et
» qu'il en était que l'on devait
» craindre. Par exemple, j'ai vu
» un jour cette jolie déesse s'amu-
» ser à se parer de tous les attri-
» buts de son frère, sauf ses aîles ;
» elle n'avait non plus qu'un œil
» caché sous le bandeau ; croyez-
» vous qu'en cet état elle ne fut
» qu'intéressante ? Moi, je la crus
» dangereuse, et je cours encore.

» Adieu, Prothée, laissez-moi
» laissez-moi dormir ; cela vaut
» mieux que d'en trop dire. »

Madame SAINTRÉ.

Bien, ma Zélis, vous confirmez mon opinion.

La BARONNE.

Madame de Chanceaux aura eu toutes les bonnes aubaines avant son départ; car elle verra le *fandango* ce soir; mais Saintré va être un peu embarrassée.

Madame SAINTRÉ.

Vous ne vous attendez pas que j'irai me donner en spectacle avec cet histrion.

La BARONNE.

Il ressemble assez au huron; le rôle de la tendre Sainte-Yves ne déplairait peut-être pas à tout le monde... (*A madame Saintré.*) Mais il vous a donné la préférence.

Madame SAINTRÉ.

Je vous la passe de grand cœur, dansez avec lui.

SAINTRÉ.

Mesdames, une de vos femmes vous tirera d'affaire.

Madame de LINTZ.

La mienne s'en chargera, elle est béarnaise, pas mal effrontée et accoutumée à des danses demi-espagnoles.

Le COMMANDEUR.

Ces dératés ont leurs caprices, et j'augure mal du *fandango*, si

les dames font la petite bouche ; et substituent le bas chœur.

Le Chevalier.

Mesdames, ne vous affligez pas ; s'il arrivait que vos femmes n'osassent pas se charger de figurer avec le *Picaro*, je m'habillerais en espagnole, et saurais m'en tirer. Je sais tous les pas et les contorsions de cette danse, dont raffolent les graves castillans, et plus encore les tendres castillanes.

La Marquise.

Cette idée me rit davantage ; que d'exposer de jeunes filles à faire des symagrées assez indécentes, d'après ce qu'on m'a dit

de ce balladinage. Au reste, nous verrons ; peut-être ne trouverons-nous pas le miquelet.

Le COMMANDEUR.

Qu'en pensez-vous, madamee de Lintz ? vous en augurez mieux, les hurons sont constans.

Madame de LINTZ.

Vous connaissez mon goût pour les soupirans, et ma foi, habillez-moi celui-là seulement en clerc de notaire ; vous trouverez plus d'une femme qui ira passer ses actes chez lui.

Le MARQUIS *chante.*

Tous les goûts sont dans la nature,
Le meilleur est celui qu'on a.

Je

Je suis de votre avis ; il est plus d'une Excellence qui donnerait la moitié de sa noblesse pour avoir la tournure de ce gaillard-là ; mais allons voir ce qu'il fait, et s'il arrange ses castagnettes.

Fin de la VIme. Promenade.

La Baronne.

Et avec quelle tournure ! Messieurs, en est-il un parmi vous qui s'en fût mieux tiré ?

Le Marquis.

Je confesse que ma surprise dure encore ; mais je vais vous confier ce qui la redouble. Vous avez vu qu'au moment du souper, il n'a pas voulu aller à l'office ; qu'il a eu l'adresse d'attraper avec grâce un morceau d'une main, un verre de vin de l'autre ; qu'enfin il a trouvé le secret de souper avec nous, sans y avoir été invité, et sans que nous ayons pu nous en formaliser. Ce n'est pas tout, après

la table, je l'ai tiré à part pour le sonder ; je ne puis vous exprimer avec quelle finesse il a étudié mes questions : mais lorsque je lui ai offert le salaire du plaisir qu'il nous avait fait, voici sa réponse :

« Je ne prends jamais d'argent » de personne ; mon premier acte » a dû faire tort au second, j'en » conviens ; mais vous avez a vous » le reprocher Le ton de supério- » rité est trop familier aux yeux » du grand monde, et quand vous » avez débuté hier par me tutoyer, » j'ai été tenté de vous répondre en » Quaker ; la présence des dames » m'a contenu, vous n'en avez pas » moins eu quelques éclaboussu- » res de ma mauvaise humeur. Je

» m'en repens, et ne devrais pas
» perdre de vue qu'il faut s'atten-
» dre à embourser les produits
» d'une mauvaise enseigne. Je n'en
» veux pas changer ; si elle vous
» répugne, je pars demain. Avez-
» vous le courage de l i faire
» grâce, j'aurai du p aisir à passer
» ici quelques jours, et je tâcherai
» de payer mon écot. Je vous
» laisse entre la morgue et la cu-
» riosité. Votre étonnement est
» naturel ; M. le marquis, la nuit
» porte avis : faites - moi donner
» un lit, et daignez, sans affecta-
» tation, mettre un frein à l'indis-
» crétion de vos gens ; je n'ai pas
» le droit de vous en imposer. »

Je vous rends assez exactement

ses paroles ; quant à l'accent, à la noble assurance... cela ne saurait se peindre.

Le Comte.

Il est hors de doute que c'est un homme parfaitement né, qu'un esprit cultivé et observateur met au niveau de toutes les positions ; que les voyages ont instruit, qui se plie aisément aux circonstances, mais tant de découvertes ne nous avancent pas beaucoup : il nous reste à deviner quel est cet homme extraordinaire, et pourquoi il se déguise.

Dorival.

Il est même difficile de soup-

çonner sa patrie, car il parle et prononce également bien les principales langues de l'Europe. Pour l'éprouver, j'ai hasardé hier une phrase anglaise, et il me l'a répétée avec la prononciation propre dont je m'étais écarté.

Saintré.

Je lui trouve l'aisance et la politesse française.

Madame Saintré.

Oui, et j'ai observé qu'il parlait notre langue sans accent, ce qui est presque impossible à un étranger.

Madame de Lintz.

Personne de vous ne va au but.

Il ne s'agit pas en ce moment de définir ce jeune homme, mais de prendre un parti à son égard. Vous avez entendu le marquis, il est clair qu'il n'ose prendre sur lui de décider la question.

La MARQUISE.

Nous ne pouvons, en effet, que nous prêter le marquis et moi à ce que la société jugera convenable; et c'est principalement à vous, mesdames, à prononcer.

La BARONNE.

Nous nous en rapportons entièrement à vous.

*L'*ABBÉ.

En vous renvoyant ainsi la

balle, nous retournerons au château sans avoir rien déterminé. Il est évident que, lorsque ce jeune homme a demandé ce matin la permission d'aller chasser, il a voulu nous donner le tems de nous décider. Cette attention exige du retour; et que nous l'instruisions ce soir si on le garde ou non, et sur quel pied il peut être admis. Mon avis, comme doyen, est de nous en rapporter au comte; je suis persuadé qu'il motivera le sien, et qu'il est trop ami des bienséances pour ne pas tout calculer: j'adopte d'avance son opinion.

La MARQUISE.

En qualité de doyenne, depuis

l'absence de ma cousine, puis-je engager les dames, ou faut-il aller aux voix ? (*Les dames lui font un signe d'approbation.*) Je réponds donc pour mon sexe.

Le MARQUIS.

Et moi pour le mien ; comte, prononcez.

Le COMTE.

Il serait ridicule de donner un air d'importance à une vraie plaisanterie de société. Cependant il me semble que l'objet, quelque peu intéressant qu'il puisse paraître au premier aspect, mérite une certaine discussion, quand on l'envisage avec les circonstances qui

le sortent de la classe commune.

Une des premières lois de la société est la convenance ; sans elle, la confusion des états entraînerait bientôt l'oubli des égards, des bienséances, et détruirait cette échelle hyérarchique qui constitue et entretient l'harmonie générale, et fait de l'urbanité une vertu civile.

Cette institution ainsi considérée est donc infiniment avantageuse à l'ordre social ; elle en forme les anneaux ; et assujétit tous les états à une réciprocité d'observances qui flatte ou dédommage l'amour-propre, et toutes les fois qu'il a son compte, les prétentions s'évanouissent.

Mais ce même amour-propre

est sujet à confondre les nuances convenues; l'un exige trop, l'autre ne rend pas assez, on rentre dans l'arbitraire: dès-lors, plus de cercle, plus de limite, l'anarchie succède.

Nous manquons assez généralement en France de cette bonhomie indulgente qui calcule peu; nos grands sont affectueux, mais ombrageux. Il est des états où la morgue semble héréditaire. La phrase est honnête; l'air et le geste sont hautains. La politesse froide et guindée pourrait se comparer au tableau correctement dessiné, mais dont les formes sont raides et sans grâce; par exemple, en passant les états en revue, je suis toujours surpris que l'officier général

néral semble protéger le sous-lieutenant; que l'évêque n'invite pas plus souvent le curé à sa table; que le magistrat n'admette dans sa société que les coryphées du barreau, et jamais le procureur, quelque bien famé qu'il soit; que le financier, oubliant souvent et trop tôt son premier état, dédaigne ses commis ou tout ce qui porte la livrée de la médiocrité; que sur-tout le père de famille n'accorde pas plus de considération au gouverneur de ses enfans qu'à son homme d'affaires, ou à son maître-d'hôtel; mais ce qui me choque infiniment plus, c'est que la vertu éprouvée, le mérite réel ou le talent brillant ne soient accueillis qu'en raison de la classe

où ils sont éclos; c'est en leur faveur qu'il faut en créer une qui se trouve au niveau des plus élevées.

Je sais que le talent exige des exceptions, qu'il n'est pas toujours accompagné de décence ni de discrétion, alors il doit être réduit à sa valeur méchanique.

Ce que je viens de dire n'est pas étranger à mon sujet, l'homme qui nous occupe ne paraît avoir aucun rang dans la société; à le juger sur son extérieur, il serait de la dernière classe; mais en appréciant son esprit, ses connaissances, son usage du monde, ses procédés, même depuis sa première conversation, et jusqu'aux motifs de sa singularité, nous sommes obligés de le ranger sur

cette ligne privilégiée, que j'assigne au mérite et au talent, quand ils ne sont pas obscurcis par des vices ou des défauts saillans.

Mais pour amener ma solution, qu'on me permette une hypothèse : Si notre homme se fut présenté à nous vêtu décemment, eussions-nous, à la campagne surtout, hésité de l'admettre à notre table ? Nous n'aurions pas imaginé de lui faire des questions sur sa naissance ; ce n'est qu'en Allemagne qu'il faut passer par le chartier d'un Magnat, avant d'entrer dans sa salle à manger.

Le premier avanturier en haillons, s'il se fait reconnaître franc-maçon, pouvons nous lui refuser

la place d'honneur au temple et au banquet ?

C'est donc seulement la garde-robe exigue de notre pauvre hère qui nous retient ; son sort dépend plus du qu'en dira-t-on, que d'une répugnance personnelle; mais la singularité, loin de lui nuire, ne peut-elle pas venir à son secours, et la curiosité au moins nous servir d'excuse ? Quand nous traversons les mers, pour aller visiter le quaker ridicule et grossier, le lapon exhalant l'huile fétide de baleine, l'albinos myope et sauvage, le faquir crasseux et insolent, êtres extraordinaires, qui tiennent beaucoup de ceux qui meublent nos foires et nos boulevards, hésitons-nous de

manger avec tous ces originaux ; si la faim nous presse ? Ici, nous avons pour la remplacer les qualités d'un homme qui nous attache par ses manières, qui nous étonne par son moral et son physique, et auquel nous ne pouvons reprocher qu'un mépris, bizarre il est vrai, d'une simple convention de société.

Ces réflexions établissent mon avis : nos laquais riront ce soir, en versant à boire à notre nouveau compagnon, il faut s'y attendre ; mais je gage que dès demain, ils auront plus d'attention pour lui que pour leurs maîtres.

Le MARQUIS.

Mes amis, faisons-en l'essai ;

si le huron s'émancipe, il sera toujours tems de faire cesser la comédie.

Madame de LINTZ.

Je serais volontiers sa caution.

La BARONNE.

Vous lui devez bien ce témoignage de reconnaissance.

Madame de LINTZ.

Est-ce parce qu'il a proposé le *fangando* à ma niéce ?

La BARONNE.

Ça été, je crois une finesse de sa part ; mais j'ai de bons yeux, et malgré son attention soutenue

pendant tout le souper, de faire exactement la ronde, et surtout d'éviter toute œuvre servile, je l'ai surpris vous donnant une assiette avec empressement, et quand je vous ai envoyé des fraises, déjà le Sigisbé vous offrait le sucrier.

Madame de LINTZ.

Eh bien? vos remarques, loin de m'embarrasser, me rendent toute fière, j'adopte de ce moment cet attentif, et comme chacun s'est permis de le gratifier d'un sobriquet peu flateur, et qu'il ne saurait auquel répondre, je veux le baptiser et l'appeler *Médor*.

La BARONNE.

Angélique, il vous faudra des dispenses.

Saintré.

J'avoue que le compagnon de *Cloridan* m'a intéressée dès la première vue.

L'Abbé.

J'en dis autant. S'il nous a traités aussi durement, nous le méritions assez. Nous nous étions trop pressés de lui témoigner du mépris; ses premières réponses étaient d'un homme d'esprit, mais les dernières annonçaient un être sensible et fier.

La MARQUISE.

Je dis comme le marquis, essayons-en : j'ai même une raison à ajouter à toutes celles du comte. Si le libertinage et ses suites ont égaré ce jeune homme, peut-être nos bonnes façons lui inspireront-elles assez de confiance pour s'ouvrir davantage ; peut-être aussi notre commerce lui rendra-t-il le goût de la bonne compagnie ; et, s'il n'avait à rougir que des caprices de la fortune, quelle plus délicieuse jouissance pour nous, que d'en réparer les disgrâces.

Le MARQUIS.

Oui, ma digne compagne, ce sentiment honore à la fois ton

cœur et l'humanité, et nous nous empressons toujours à te seconder dans tous les plans que ta bienfaisance t'inspirera..... Mais que me veut mon intendant? Il arrive d'un air essouflé..... Qu'y a-t-il donc, M. Flitz?

Flitz.

M. le marquis, vous êtes volé. Nous avons fait coucher ce drô'e que vous avez eu la bonté de nous recommander, dans le petit cabinet à côté de la lingerie; ce matin dès cinq heures, il m'a demandé un fusil, en disant qu'il allait tuer quelques pièces de gibier jusqu'à ce qu'il fît jour au château. Je ne me souciais pas trop de lui en

donner un, il a pris le mien sans façon, et le voilà parti. Tout-à-l'heure, nous nous sommes aperçu qu'on avait forcé la porte de la lingerie, et dégarni un rayon tout entier. C'est tout ce qu'un homme pouvait emporter, et je crois bien que j'en suis pour mon fusil et ma gibecière; il était tout neuf. Je viens de faire monter à cheval trois de vos gens, qui ont pris des routes différentes.

Le MARQUIS.

Cela suffit, M. Flitz; le vol n'est pas considérable, et ne vaut pas la peine que ces pauvres diables vont prendre; tâchez de les faire revenir. Un de mes fusils de

chasse peut remplacer le vôtre. (*Flitz sort*). Comme l'homme est enclin à juger mal de son semblable, et à s'arrêter aux vraisemblances !

Madame de LINTZ.

Mais ce jeune homme est sorti en plein jour, en présence de M. Flitz : un gros paquet ne s'emporte pas sans qu'on le voye. Il n'y a pas un de vos paysans qui ne l'eût arrêté et ramené, et puis vos gardes et la maréchaussée...

La MARQUISE.

J'ai, comme madame de Lintz, de la répugnance à le soupçonner.

*L'*ABBÉ.

L'Abbé.

C'est le moment d'appliquer l'axiôme qu'il nous a dit si énergiquement : *précipiter son jugement, c'est en manquer.*

Le Commandeur.

Il faut l'attendre au gîte, s'il n'y revient pas, à coup sûr le fusil l'aura tenté.

Saintré.

La réflexion de madame de Lintz m'a frappé.

Madame Saintré.

Et moi aussi.

Dorival.

La chambre où a couché Médor communique-t-elle à la lingerie ?

La MARQUISE.

Non, elle y est adossée; mais il faut passer par un autre escalier qui donne dans la basse cour, et M. Flitz occupe l'aîle du château sur le manège à une portée de fusil de distance.

FLITZ revenant.

M. le marquis, j'apperçois trois hommes qui descendent la montagne, ce ne sont pas nos gens; mais je crois reconnaître l'italien.

(*Tout le monde sort du bosquet; le marquis tire sa lunette d'approche*).

Le MARQUIS.

C'est lui-même, il a un fusil en

bandouillère et porte un assez gros paquet. Deux hommes attachés ensemble marchent devant lui.....

Madame de LINTZ, *avec transport.*

Là ! mon filleul est innocent, et a fait maréchaussée.

La MARQUISE.

M. Flitz, vous voyez qu'il ne faut jamais se presser de juger.

Flitz.

Madame la marquise, tout le château était aussi persuadé que moi.....

Le Marquis.

Les apparences étaient contre lui, j'en conviens; mais souvenez-vous que le vraisemblable n'est pas toujours vrai. Courez au-devant de ce brave homme, et soulagez-le d'un fardeau qu'il porte peut-être depuis longtems. Nous allons vous suivre jusques sous les châtaigniers; là, vous ferez faire halte, et vous vous rendrez de suite au château, d'où vous ferez apporter des rafraîchissemens par deux de mes gardes armés.

La Marquise.

Que je me sais bon gré de ne m'être senti aucune disposition à

calomnier ce mortel extraordinaire.

La BARONNE *à madame de Lintz.*

Je vous fais amende honorable, j'ai eu tort.....

Saintré.

De n'avoir pas interrogé votre cœur.

Le COMTE.

Ils sont vraiment attachés ensemble ; c'est le tableau d'Alcide, gourmandant les brigands.

Madame de LINTZ.

Ne le débaptisons pas, le vrai Médor fit des promesses du même genre.

Le MARQUIS.

Comment réparer nos soupçons ?

Dorival.

Un homme aussi supérieur à eux est capable de nous les pardonner.

Le MARQUIS *courant au-devant de Médor et se jetant à son col.*

Brave et généreux étranger, reçois dans cet embrassement le témoignage de mon admiration, et que le style qu'employait hier le dédain, ne te paraisse aujourd'hui que l'expression naïve et familière de l'estime et de la reconnaissance.

Médor.

C'est moi qui vous en dois. Vous avez dû me soupçonner. Si quelque chose m'a défendu dans votre cœur, mon amitié en doit être le prix, ne la dédaignez pas. (*Il tend la main au marquis, et la lui serre; les hommes arrivent les premiers, et l'embrassent; il continue:*) Messieurs, vous faites beaucoup d'honneur à un prévôt de maréchaussée démonté, mais encore plus de plaisir. (*Au commandeur.*) *Il lazzarone fa giustizia de lazzaroni* (1).

(1) *Le lazaron fait justice des lazarons.*

Le CHEVALIER.

Il pentirsi chiede indulgenza (1).

(*Les dames arrivent*).

La MARQUISE.

Vaillant Médor, nous n'avons qu'un regret, c'est d'être les dernières à vous féliciter ; ces messieurs nous ont gagné de vîtesse ; mais ils n'ont pu vous témoigner leurs sentimens qu'en exprimant les nôtres.

Médor.

Mesdames, vous appréciez, sans doute, le plaisir bien vif que

(1) *Le repentir reclame l'indulgence.*

j'ai ressenti à vous donner des preuves de mon dévouement ; vous daignez partager ma satisfaction, et je ne vous crois pas insensibles à celle de pouvoir me conserver votre estime. Ce que les circonstances ont pu m'en ravir, votre équité naturelle me le rendra au double, et je finirai toujours par être votre redevable. Mais que signifie, s'il vous plaît, le nouveau nom, dont madame la marquise vient de me gratifier, et que ferai-je de ceux d'hier.

La MARQUISE.

Vous aurez la générosité de les oublier, ainsi que la légèreté qui vous les fit donner. Celui de Mé-

dor appartint à un héros ; votre modestie seule peut le refuser ; mais pour lui épargner cet affront (*montrant madame de Lintz*) voilà votre maraine.

Médor à madame de Lintz.

Permettez-moi, madame, de vous demander combien il y a que vous avez eu la bonté de me baptiser.

La Baronne.

Il faut parler franc, dans la chaleur des préventions qui s'élevaient contre vous.

Médor, tombant aux genoux de madame de Lintz.

Ainsi quelque chose me défend

dait dans votre cœur, lorsque tout semblait m'accuser. Femme généreuse !..... (*il se relève*) pardonnez à ce mouvement irrésistible..... à ma témérité..... Puisse mon trouble vous peindre ce que mes expressions ne pourraient qu'affaiblir !

(*Flitz arrive avec deux gardes qui apportent des raffraîchissemens.*)

Le MARQUIS *à Médor.*

Sensible jeune homme, remettez-vous, et prenez quelque chose. Vous paraissez en avoir besoin. (*Aux gardes*) Conduisez ces malheureux à l'écart, et veillez sur eux.

Médor à Flitz.

M. Flitz, voici votre fusil, (*montrant les prisonniers*) et voilà mon gibier... mais le gibier a blessé le chasseur. Auriez-vous un peu d'eau spiritueuse à me donner ?

La Marquise.

O ciel ! il pâlit en effet ; un flacon, messieurs.

Le Comte.

Asseyez-vous, mon cher ami, et respirez de ces sels. Seriez-vous réellement blessé ?

(*Toutes les dames entourent Médor avec des signes d'attendrissement.*)

Médor.

Médor.

Ce n'est rien ; un de ces voleurs, en se défendant m'a frappé à la cuisse ; mais votre flacon, M. le comte, a fait des merveilles, je me sens mieux.

L'Abbé.

Il faut regagner le château, et vous panser.

Saintré et le Chevalier.

Nous vous y porterons.

Médor.

Je suis pénétré de vos bontés ; après avoir lavé la plaie à une fontaine, j'ai mis dessus d'une poudre

qui a la vertu de nétoyer les blessures et de les fermer en vingt-quatre heures.

Madame de LINTZ.

Vous le voyez, les héros ne marchent jamais sans baume de fier-à-bras.

MÉDOR.

Belle reine du Cathay, le mien ne guérit pas toutes les blessures.

La BARONNE.

La curiosité conduit toujours à l'indiscrétion : notre brave paladin me permettra-t-il de l'interroger sur son fait d'armes ?

Madame SAINTRÉ.

Nous sommes tous bien empressés de savoir les détails de cette aventure ; mais nous craignons.....

MÉDOR.

Vous me rappelez qu'il faut que je rende mon compte à monsieur le marquis, pour qu'il prenne un parti à l'égard de ces malheureux. Les dames me pardonneront la distraction que l'excès de leurs bontés m'a causée.

Je me suis levé ce matin avec le soleil ; j'ai prié votre intendant de me prêter un fusil, et de trouver bon que j'allasse tuer quelques pièces de gibier, en attendant

qu'il fit jour au château. J'ai traversé la plaine sans rien trouver ; la chaleur est devenue vive, je me suis enfoncé dans ce grand bois qui mène à Carpentras ; sa fraîcheur m'a invité à me reposer derrière un gros buisson : le sommeil m'a surpris ; un bruit prochain m'a éveillé, deux hommes se disputaient, l'un insistait pour retourner au château la nuit suivante, l'autre pour attendre que le bruit du vol fut appaisé : ils en ont assez dit, pour me faire comprendre la cause du mouvement qui s'était fait toute la nuit à côté de ma chambre A tout événement, je me suis élancé sur les voleurs ; ils m'ont d'abord échappé, en prenant chacun une route

différente. J'ai eu bientôt atteint l'un d'eux, sur lequel j'ai trouvé de quoi l'attacher à un arbre ; suivant aussitôt la piste de l'autre, j'ai été assez heureux pour le découvrir dans un fourré, à l'indication d'un chien de ferme qui l'aboyait ; mais, en l'approchant, il m'a frappé d'un bâton ferré, qu'il me dirigeait au corps, et qu'une branche a rabattu sur ma cuisse : je ne l'en ai pas moins saisi et conduit vers son camarade, auquel je l'ai lié. Dans cet état, je les ai forcés de m'avouer leur vol, et de me conduire à l'endroit où ils l'avaient caché. Vous savez le reste.

Le Marquis.

Je suis forcé de livrer ces coquins à ma justice, sans quoi je risquerais qu'ils revinssent m'assassiner ou me brûler; en les relâchant, ils iraient se faire rompre ailleurs, et je me croirais cause de tous les attentats qu'ils pourraient encore commettre; mais je considère encore davantage votre sûreté, vous coureriez plus de risque que personne.

Médor.

Votre législation criminelle ne me paraît ni complette, ni conséquente. Vous faites rompre le voleur effracteur ou de grands

chemins, comme l'assassin ; c'est forcer cette sorte de malfaiteurs à le devenir. Pour de moindres délits, vous bannissez, non pas de votre royaume, mais d'une ville, d'un pays, au plus d'une province, c'est infecter la voisine. Vous enfermez, vous condamnez aux galères à tems, et la pénitence finie, vous ne pourvoyez pas à l'existence d'un malheureux, qui n'a plus ni connaissance, ni habitude du travail, ni moyen pour vivre, et que l'opprobre accompagne. Que voulez-vous qu'il devienne ? Malgré les risques de son premier métier, il faut qu'il y retourne. Vous avez mal calculé l'homme vicieux, quand vous avez cru que le spectacle d'une mort violente

serait un frein suffisant à ses penchans : la plupart n'y voyent qu'un mauvais moment, au-delà duquel ils espèrent le repos ; car leur vie est une lutte perpétuelle et douloureuse. Si, pour s'en débarrasser, ils tentent et risquent tout, tirez-en donc la conséquence que la plus grande punition à infliger aux malfaiteurs, est d'entretenir ce combat. Epargnez le sang de qui ne le versa pas. Celui qui attente à la propriété de son voisin, vous donne des droits sur la plus précieuse qu'elle ait, sa liberté ; gênez-là, mais donnez-lui la facilité de réparer le dommage par l'emploi de ses forces et de son industrie ; et surtout pour un délit momentané, qui n'a porté qu'une lé-

gère atteinte à l'ordre social, comment la loi ose-t-elle infliger une peine sans terme ?

Vous m'objecterez que les prisonniers seraient à charge au gouvernement obligé de les nourrir ; c'est sa faute ; qu'il les occupe à différens travaux; faites-leur faire et entretenir les grands chemins et les canaux ; employez-les dans les arsenaux, les manufactures ; établissez-en où la réunion des travaux divers offre de l'emploi aux différentes facultés des ouvriers..... Mais je perds de vue ce qui nous occupe, j'y reviens : Si vous livrez ces deux misérables à vos juges, ils perdront la vie, voilà deux hommes de moins dans l'état ; si vous leur faites grâce,

ils commettront de nouveaux délits ; il y a un milieu : monsieur le marquis, faites-les enfermer chez vous pendant quelques jours, sans les dénoncer ; daignez me les abandonner, je les interrogerai, et verrai bientôt le parti qu'il sera possible d'en tirer : j'espère, en leur assurant du pain ; les faire rentrer dans la classe des citoyens. On ne réfléchit pas assez dans les gouvernemens, que le besoin et le désœuvrement font plus de scélérats que les lois n'en contiennent.

Le MARQUIS.

Il faut toujours vous admirer et s'abandonner à vos conseils. M. Flitz, faites enfermer ces deux

hommes dans la prison du château : qu'ils y soient sainement ; de la soupe et du pain à discrétion. Laissez-nous, et imposez silence à tout le monde.

(*Flitz se retire.*)

L'Abbé à Médor.

Monsieur, je me suis tû jusqu'à présent pour ne pas être distrait du sentiment que vous m'avez inspiré. Je ne dirai pas quel mortel, mais quelle intelligence céleste a pu, dans un âge aussi tendre, développer dans votre cœur, et mettre dans votre bouche, les principes solides et profonds de la plus saine morale.

Médor.

Je n'ai jamais eu pour guides que mon cœur et l'amour de l'humanité. Les livres m'ont quelquefois fait réfléchir; mais ils m'ont appris peu de chose. Le meilleur de tous est l'expérience. Depuis six ans, je voyage; tout en sautant les hayes et les fossés, tout en jouant de la mandoline, et en dansant le *fandango*, mes yeux parcourent la scène qui m'environne, mon jugement s'exerce, et ma mémoire s'enrichit. Partout où je vois des hommes rassemblés, mon instinct et ma curiosité naturelle m'y portent, j'examine et remplis mon objet : l'homme isolé

isolé échappe à l'observateur, la multitude s'y livre.

Madame de LINTZ.

Cependant, si nous ne vous eussions pas appelé hier, vous eussiez passé outre.

MÉDOR finement.

Mon costume trompe rarement mon attente.

L'ABBÉ.

Voilà une première énigme expliquée.

MÉDOR.

M. l'abbé, vous observez aussi.

La BARONNE.

Oh ! que oui; sous cet extérieur de bonhomie, la maudite robe ne fait-elle pas son métier ? Mais je réfléchis que notre pauvre blessé a besoin de repos et de soins, en vérité, nous abusons cruellement de sa complaisance. Allons, de Lintz, comme la dame de ses pensées, sa santé vous regarde..,

MÉDOR.

Non, mesdames, je n'interromperai pas vos amusemens ordinaires; je vous demande en grâce d'en reprendre le cours; si vous me regardez comme un *profane*, je m'éloigne à l'instant;

mais si vous daignez m'admettre comme *frère visiteur, je n'attirerai pas la pluie sur le temple.*

Le Comte.

Aimable architecte, pourquoi ne vous êtes-vous pas déclaré plutot ? Vous ne pouvez ignorer le premier devoir des maçons.

Médor.

J'ai toujours eu la manie de préférer la faveur au droit ; je vous avouerai même, avec franchise, que ce qui me vaut des témoignages aussi flatteurs de votre estime, mêlange de quelques regrets le plaisir que j'ai à les recevoir.

Madame de LINTZ.

Eh bien ! jouissez donc de votre triomphe dans toute son étendue, en apprenant que vous étiez admis parmi nous avant votre dernière aventure.

MÉDOR à la Marquise.

C'est, en effet, un triomphe pour moi, et quelque jour, comme Esope, je renfermerai ma modeste garde-robe dans un coffre, pour me rappeler la bonne aventure qu'elle m'aura procurée, ou plutôt dont elle n'aura pu me priver... mais en ce moment je pourrais être de trop.

La MARQUISE.

Jamais, et pour vous le prouver, dès que vous ne souffrez pas, comme ils fait un frais charmant sur cette pelouse, nous allons y reprendre nos conversations. Vous serez bientôt au fait, et nous espérons que vous nous aiderez à défrayer la société.

Médor.

Pourvu, mesdames, que vous ayez l'indulgence de pardonner à Figaro l'impromptu qu'il a osé se permettre, avant d'avoir pu juger son parterre.

Le MARQUIS.

Je soupçonne que cest à nous à vous demander grâce ; mais vous nous donnerez le tems de réparer nos fautes. Vous ne devez pas être ennemi du genre tendre Dorival a entamé une suite de pièces érotiques ; celle qu'il va nous lire, vous peindra l'objet qui agaçait sa verve, et la situation où se trouvaient les deux amans.

Médor.

Vous rappelez le tems des Troubadours ; ce fut ici leur patrie. Les dames paient en même monnaie.

Le Chevalier.

Quelquefois, mais plus souvent en saillies; nous faisons la petite guerre.

Medor.

Je demande du service parmi ces charmans houzards; j'ai mon brevet de miquelet.

La Baronne.

Vous pourriez bien en devenir le colonel.

Dorival.

On a la bonté d'avoir ici de l'indulgence pour mes faibles essais je reclame la vôtre.

Médor.

Un houzard n'en eut jamais ; tenez-vous ferme sur les étriers.

Dorival.

Me voilà sur la brêche, il faut bien avancer. J'ai à vous prévenir que Lisette (c'était ma danseuse de *fandango*) m'avait demandé une pièce de vers, dans une circonstance où mon cœur n'était pas à son aise. Je la finissais dans cette disposition, quand je reçus d'elle une épitre, qui... qui me fit plaisir.

(*Il lit :*)

D'un cœur qui flotte avec douleur
Entre l'espérance et la crainte ;
D'un cœur ennemi de la feinte,
Et consumé par la langueur,
Quels accens pouvez-vous attendre ?
Il vous déplaît s'il est bien tendre,
Ou du moins s'il le paraît trop,
Et sa tristesse vous alarme ;
Vous daignez le plaindre, et bientôt
Vous lui ravissez le seul charme
Qui puisse de l'éloignement
Adoucir pour lui le tourment.
Etrange chose qu'un système
Dans l'empire du dieu des cœurs !
Est-on digne de ses faveurs,
Quand on gêne l'objet qu'on aime
Sur sa manière de sentir ?
Lui défendre ces traits de flâme,
Que peignent l'élan du desir
Et le désordre de son âme ! . . . .
Non, Lisette, à la cruauté

C'est joindre encore l'injustice.
Ce rafinement inventé
Par la timide austérité,
De mon cœur fera le supplice,
Et vous laissera des regrets.
L'amour, jaloux de ses effets,
Veut qu'on en tienne plus de compte,
Et condamne la fausse honte
D qui rougit de ses bienfaits.
Tour-à-tour ardent et folâtre,
Ce dieu trace en mille façons,
A la beauté qu'il idolâtre,
Et ses soupirs et ses leçons.
Comme sous son pinceau magique
Tout s'anime dans l'univers !
Sous l'écorce du chêne antique
La dryade mélancolique
Peuple les bois et les déserts :
Nayades dans les eaux limpides,
Dans les airs légères sylphides,
Dives, Péris, au sein du feu,

Tous, pénétrés des traits du dieu
Qui régénéra la nature,
Animaux, humains, immortels,
Tous, enchantés de leur blessure,
Fléchissent devant ses autels.

Cette touchante allégorie
Vous peint la puissance infinie
Du sentiment qui m'a surpris.
Docile à la loi de mon maître,
Lorsque je lui soumis mon être,
J'en fis gloire et m'en applaudis.
Et vous, et vous qui dans mon âme
Sembliez lire avec plaisir,
Vous qui couronnates ma flâme,
Et que j'aimais en voir rougir!....

Dieux!.... sur le bord du précipice,
Ta lettre m'arrache au trépas!
Mon erreur sera mon supplice.....
Ces vers, enfans de l'injustice,
Lisette, ne les relis pas,

Médor.

Ces caractères-là sont assez ordinaires toutes les fois que la nature n'est combattue que par les préjugés ; la lutte n'est pas égale : ce qui la contrarie cède, tôt ou tard, à la chaleur des tableaux, ou à l'énergie des situations. Vous me paraissez au fait de cette magie, monsieur, et savoir que tenir le coursier en haleine, est le moyen de l'empêcher de broncher ; mais cet art ne convient qu'à ceux qui font profession de galanterie, je rougirais d'en être l'apôtre. Je ne connus, ni n'admis jamais qu'une séduction, celle d'un amour vrai, dont le charme seul électrise assez, sans le profaner par

par des accessoires qui le conduisent au tombeau. Malheur à la bouche impure et trompeuse qui exprime avec enthousiasme et délicatesse le sentiment que le cœur n'éprouve pas ! c'est immoler froidement une victime. Plus malheureux est l'amant sincére qui voit rebuter sa tendresse et sa constance ; chaque jour approfondit sa blessure et irrite ses douleurs... Mais j'oublie que je peins les mœurs antiques, et qu'il ne faut plus se flater, dans celles actuelles, du bonheur inéfable d'être aimé pour soi.

L'Abbé.

Monsieur, vous nous avez dit une grande vérité; entr'autres, les

hommes nous en apprennent plus que les livres.

Médor.

M. l'abbé, j'ai envie de vous joindre à mes deux prisonniers ; vous fouillez les gens.

La Marquise.

Cela est de mauvais exemple ; allons-en faire justice, et la rendre à notre aimable convive, de manière à lui faire oublier nos torts involontaires.

Médor donnant la main à la Marquise.

Je n'aurai jamais celui d'être méconnaissant de tant de bontés.

Fin de la VIIme. Promenade.

VIIIme. PROMENADE.

La MARQUISE.

Eh bien ! Baronne, avez-vous été plus heureuse que nous ?

La BARONNE.

Je m'étais trop avancée, j'y ai perdu mon latin ; je ne doute pas qu'il n'ait de la naissance ; tout l'annonce ; mais il ne convient de rien. Son adresse à éluder les questions, et à changer la conversation est inimaginable. On voit qu'il est exercé à se défendre de la curiosité, et qu'il ne dit jamais que ce qu'il veut dire.

L'Abbé.

Sans affectation, il trouve le secret de m'éviter. Je tiens le fil de biens des choses; mais il me reste encore beaucoup d'incertitudes : nous n'en pouvons plus douter, il n'est pas ce qu'il paraît être. Les motifs de son déguisement n'en restent pas moins un mystère. Est-ce un choix ? est-ce une nécessité ? Si c'est par système qu'il court le monde ainsi vêtu, il y a là un grand fond d'originalité, ou une philosophie bien étonnante pour son âge. Il ne paraît pas avoir vingt-quatre ans; il voyage depuis six; il a donc fait son plan à dix-huit! S'il a eu une mauvaise affaire, il n'est pas fran-

çais ; car sa stature, sa beauté mâle et son costume, tout le découvrirait aussi près de son pays. Il paraît certain qu'il n'a rien qui le presse, dès qu'il reste avec nous ; et je suis sûr qu'il ne manque point d'argent, et qu'il a des connaissances à Avignon, puisqu'il y a envoyé ce matin un exprès, auquel il a promis un écu pour y porter une lettre, et lui raporter réponse. Je viens de le voir sur le chemin allant au-devant de son messager.

Madame de LINTZ.

Il m'a dit, en passant, qu'il allait venir nous joindre.

La BARONNE.

Mais vous, pour qui ses préfé-

rences sont marquées, comment n'avez-vous pas profité de son faible pour le faire jaser ?

Madame de LINTZ.

Son prétendu faible fait précisément sa force. Il me dit qu'auprès de moi, il ne peut s'occuper que de moi; ses propos sont infiniment fins et galans, plus respectueux encore, et toujours si mesurés que je ne puis en tirer aucune conséquence. C'est comme avec vous..... Pourquoi vous obstiner à me croire autre que je ne parais ?..... Il est donc indispensable à vos yeux d'avoir de la naissance et de la fortune pour mériter votre estime. Sans doute, il faut être pur pour vous plaire,

ma vie est sans tache..... Je n'ai pas la témérité d'aspirer à un sentiment qui exige plus d'égalité dans l'ordre sévère des bienséances; je me fais justice : ne vous affectez donc pas de ma réserve, je n'en aurai jamais pour vous que sur ce point.

Voilà la substance de sa conversation, encore a-t-il fallu que j'en fisse naître l'occasion ; car je me suis apperçue que ce singulier jeune homme est aussi embarrassé avec moi qu'avec l'abbé.

Le MARQUIS.

A quelque différence près dans les motifs. Je m'y perds. Il a passé ce matin à deux heures avec les prisonniers. Flitz voulait écouter

leur conversation ; je le lui ai défendu ; ces moyens me répugnent, le secret de mon hôte doit m'être aussi sacré que sa personne. J'ai attendu qu'il fût sorti pour voir ces malheureux. Je les ai trouvés baignés de pleurs ; voulant les rassurer sur leur sort, ils m'ont répondu que ce n'était pas la peur de la mort qui les faisait pleurer, mais les témoignages de bonté que venait de leur donner celui qu'ils avaient eu le malheur de blesser, et qu'il leur avait promis de les sauver de la corde, et de les tirer de la misère. Quelles sont donc ses ressources ? Ces deux hommes sont pères de famille, pauvres, et ne sachant comment subsister, ils braconnaient dans le

Dauphiné, leur patrie; les gardes avaient verbalisé contre eux; ils ont fui dans le Comtat, où, réduits à la dernière extrémité, ils sont devenus voleurs.

Le Commandeur.

La vie de ce Médor doit être un véritable roman.

Le Comte.

Mais jusqu'ici nous ne l'avons vu que brave, bon et généreux. Que nous importe son extraction? La vertu n'a pas besoin d'ayeux, et je soutiens que nous manquerions à la délicatesse et aux devoirs de l'hospitalité, si nous poussions plus loin une curiosité, désormais sans motifs raisonna-

bles : laissons-lui son secret, et attendons que les circonstances l'engagent à nous le dire, ou lui fasse une loi de continuer à le garder. Tout genre d'inquisition me répugne.

Saintré.

Je desirerais même qu'on lui demandât le nom qu'il est dans l'usage de porter ; il me semble qu'un sobriquet doit lui paraître injurieux.

Madame de Lintz.

Vous n'en avez pas les gants ; j'ai été aussi généreuse que vous, et l'ai prié de se laisser débaptiser; il n'a mis du feu que dans sa réponse, la voici : —Je fais serment

de ne jamais porter d'autre nom ; si vous me privez de celui que vous m'avez donné, je croirai que vous abjurez le motif qui vous l'a inspiré..... Cette menace m'a fait peur, je lui ai donné la confirmation.

La BARONNE.

A la manière ordinaire ?

Madame de LINTZ.

Ah ! point du tout, nous ne sommes pas encore si familiers.

La BARONNE.

Cela viendra.

Madame de LINTZ.

Il ne faut répondre de rien. Cer-

taine princesse disait à un Souverain qui la plaisantait sur un amoureux de bas étage : « Faites-le prince, je l'épouse. »

La BARONNE.

Au dénouement de plusieurs romans, des enfans trouvés se réveillent grands seigneurs.

Madame SAINTRÉ.

En tout cas, sa figure ne démentira pas son rang.

La MARQUISE.

Et son âme serait au moins au niveau.

DORIVAL.

Quelle attention soutenue sur lui-même, pour conserver sa place dan

dans notre opinion, sans abuser de la délicatesse que nous avons tous de le raprocher de nous, et de combler l'intervalle qui semble l'en éloigner !

L'Abbé.

Un système profondément conçu, et habilement suivi, peut seul être la base d'une pareille conduite ; il faut du génie pour cette conception, et l'esprit le plus fertile pour l'exécution.

Le Marquis.

Cessons nos conjectures, laissons aller les choses, et reprenons le fil de nos amusemens littéraires. Comte, nous avons négligé votre aimable Zelis.....

Madame de LINTZ.

Ah ! voici mon filleul.

La BARONNE.

Jamais je ne vous ai trouvé la vue aussi perçante.

La MARQUISE.

Il est juste de l'attendre ; ce n'est pas un homme, c'est un cerf ; il ne suit pas de chemin, et bondit comme un balon.

La BARONNE.

C'est Zéphir qui cherche Flore.

Madame de LINTZ.

Pourquoi pas Médor qui vole vers Angélique ? Les comparaisons les plus simples sont les plus justes.

Médor à la Marquise.

Pardon, ma belle hôtesse, si je ne vous ai pas accompagnée ici; mon empressement à m'y rendre, dès que je l'ai pu, vous est le gage du regret que j'ai éprouvé à me séparer de vous un moment.

La Marquise.

Toujours galant.

La Baronne.

Et desiré.

Médor.

Toujours vrai et reconnaissant.

Le Marquis.

Nous allions continuer une cor-

respondance du comte avec une jeune personne intéressante.

Médor.

M. le comte a eu l'honnêteté de me mettre au fait ; les premières lettres m'en font desirer vivement la suite.

La Marquise.

Comte, je reconnais là vos attentions ordinaires ; Délicatesse fut votre nourrice.

Le Comte.

On m'avait sevré de bonne heure ; votre amitié a daigné achever l'ouvrage. Je supprime trois de mes lettres, dont vous devinerez aisément le contenu, par la

réponse que je crois plus intéressante.

(*Il lit.*)

Cinquième Lettre de Zélis.

« Savez-vous que vous me » grondez presque dans votre lettre d'hier ? Ah ! monsieur aime » qu'on se rende promptement à » ce qui lui plaît ; il ne trouve de » difficultés à rien, moi j'en vois » à tout. Vous allez juger si j'étais aussi digne du courroux des » Dieux.

» Je vous fais d'abord grâce » d'un long et fameux paradoxe, » parce que je n'aime pas à chicaner mes amis, et pour racheter » par cette indulgence le tort que » j'ai d'avoir tant différé ma ré-

» ponse, et dites, après cela, que
» je ne suis pas bonne.

» Par où commencer ? J'ai mille
» choses à vous dire; peut-être en
» pen-ai-je encore davantage,
» peut-être ferais-je mieux de me
» taire; non, une conversation
» avec vous m'est nécessaire.

» Vos lettres me font plaisir: je
» pourrais n'en pas convenir, je se-
» rais fausse de le nier. Elles m'ins-
» pirent une foule d'idées que je
» puis à peine définir et arranger.
» Il en est auxquelles je ne veux
» pas m'arrêter; d'autres sur les-
» quelles je réfléchis avec intérêt,
» et que cependant je rendrai mal.
» Jusqu'ici, facile à me décider,
» je me surprens indécise, non
» sur ce que je pense de vous, mais

» sur ce que je puis me permettre.
» Un jour, il me semble tout sim-
» ple de nous écrire, tout naturel
» de nous livrer à un attachement
» honnête ; le lendemain, j'y vois
» du danger, de la nécessité à
» nous en défendre, mais beau-
» coup de regrets à la suite de ce
» sacrifice. Est-il donc absolument
» indispensable ? Vous méritez
» que je sois franche ; d'ailleurs je
» ne vois que deux partis à pren-
» dre, c'est de l'être ou de garder
» le silence. Mal-adroite à feindre,
» je me trahirais malgré moi, vous
» me devineriez, autant vaut-il
» avoir le mérite de tout vous
» dire ; je vais donc causer avec
» vous. Il faut, d'après cette lettre
» et celle que vous m'y répondrez,

» que nous sachions à quoi nous
» en tenir, et que nous établis-
» sions un petit plan, qui ne peut
» être solide qu'autant que nous
» serons sûrs l'un de l'autre, et
» de nos principes. Peu d'hommes
» passent pour en avoir d'hon-
» nêtes et de délicats. Dès la
» première fois que je vous vis,
» il me sembla qu'on pouvait vous
» distinguer de la foule; vous me
» parûtes aimable, et vous vous
» rappelez ce que je bravai pour
» vous voir et vous entendre de
» p'us près. Le lendemain j'osai
» vous juger en al'ant à... Nous
» moralisames beaucoup pendant
» la route, avec l'attention de vo-
» tre part d'égayer votre style,
» pour vous mettre à la portée

» d'une jeune personne ; mais le
» fond et la solidité de votre con-
» versation ne m'échapaient pas.
» Enfin, me disais-je, voilà donc
» un homme qui pense, qui admet
» une religion et des mœurs ;
» beaucoup d'esprit et de talens,
» soumis à de pareils principes,
» c'est un assemblage rare ; mais
» ne jouerait-il pas tant de bonnes
» maximes ? Oh ! non, qui vou-
» drait-il séduire ? Personne ne
» peut encore lui en inspirer le
» desir ; d'ailleurs il est vif, et ce
» caractère est rarement faux.
» Tout en cheminant, je faisais
» mes petits commentaires. Les
» jours suivans, loin de démentir
» mon opinion, vous la forti-
» fiâtes ; dans tous vos ouvrages,

» je trouvais de l'honnêteté, du
» sentiment ; je me dis qu'un
» homme comme vous était fait
» pour intéresser, et je le sentis.
» Nos petites plaisanteries de so-
» ciété m'amusèrent beaucoup ; je
» ne les crus un peu plus person-
» nelles pour moi, que parceque
» je faisais plus de frais que les
» autres. Je n'imaginai pas que
» vous m'eussiez distinguée, je
» ne croyais pas le mériter, ou
» pour mieux dire, à cet égard,
» je ne fis aucun calcul ; mais je
» répétais souvent qu'un homme
» libre, qui vous eût ressemblé,
» aurait été dangereux pour mon
» cœur, s'il m'eût offert des soins ;
» car j'ai une dose de fierté qui
» égale celle de sensibilité. Jus-

» qu'ici la balance a toujours été
» en équilibre; cette lettre ne
» prouverait-elle pas que vous la
» faites un peu pencher ? »

Je remets à une autre séance à finir cette lettre.

Médor.

Quelle âme ! quelle franchise ! vous n'aviez plus votre liberté, heureux mortel ! vous étiez aimé pour vous.

Le Comte.

Vous êtes digne d'éprouver ce bonheur, vous savez le sentir; mais ne vous hâtez pas de me féliciter : au port même il est des naufrages.

Médor.

Quoi ! vous auriez eu à vous plaindre d'une femme qui n'aurait eu aucun intérêt à vous tromper !.....

Le Comte.

Je vous ôterais le plaisir de la gra ation, si je vous prévenais du dénouement.

Médor.

Au moins, si mon vœu n'est pas indiscret, et s'il s'accorde avec celui de la compagnie, voyons la fin de cette charmante lettre.

La Marquise.

Je crois m'apercevoir que personne ne s'y oppose.

Madame

Madame de LINTZ.

Et moi, que tout le monde le desire.

Le COMTE.

Je craignais d'abuser de la complaisance de mon auditoire, je vais continuer.

..... « Les vers que vous me » donnâtes, avec la condition de » ne les montrer à personne, me » surprirent. Je ne me doutais » nullement que vous vous fussiez » un peu occupé de moi; j'eus » de la peine à le penser. Je ne me » croyais pas assez d'esprit pour » intéresser le vôtre; un instant » même, je craignis que vous » n'eussiez pas su m'apprécier, et

» que votre intention ne fût de
» tendre un petit piège pour m'é-
» prouver ; à la réflexion, ce
» doute m'offensa pour vous et
» pour moi..... »

Médor.

Noble mouvement d'une âme loyale et fière... Mille pardons.

Le Comte continue :

..... « Tout me prouvait que
» vous étiez honnête, et que vous
» n'aviez pas de motifs de me
» soupçonner légère. Rassurée, je
» hasardai les mauvais petits vers
» où je vous promis de l'amitié.
» Depuis, l'amie me confia qu'elle
» croyait que je vous occupais un
» peu ; mais que Madame... en

» était encore plus persuadée, et
» que je l'inquiétais fort. C'est une
» folle, mais une folle dange-
» reuse; je vous en dis un mot, en
» vous cachant au moins la moitié
» de mon frisson. J'eus cependant
» la bonhomie de me mettre à sa
» place; c'est la meilleure manière
» de juger les gens. Je vous sup-
» posai plus occupé d'une autre
» que de moi, et j'eus l'avant-
» goût du chagrin que j'en aurais
» ressenti; enfin, je me fis telle-
» ment illusion, que vingt fois,
» malgré mon cœur, je regrettai
» de vous avoir connu : le scru-
» pule s'empara de moi, et m'a
» depuis toujours inquiétée... »

MÉDOR, à demi-voix.

Quelle naïveté ! Quel précieux épanchement !

Le COMTE continue :

..... « Je trouve ma position » unique. Trembler de plaire à un » homme aimable que l'on estime, » ah ! j'y aurais mis tant d'amour- » propre, si les circonstances l'a- » vaient permis ! D'un autre côté, » vous plaire me paraît inconce- » vable; je ne me crois vraiment » pas faite pour cela. Vous êtes » dans l'erreur sur mon esprit ; il » peut être juste, mais pas assez » vif, assez pénétrant, assez cul- » tivé pour le vôtre. Le tems vous » le prouvera, et je perdrai votre

» amitié, si je ne la dois qu'à l'o-
» pinion que vous en avez ; ce ne
» sera pas sans chagrin : je la ché-
» ris autant que je craindrais,
» dans votre position, de vous
» inspirer un sentiment plus vif,
» qui me ferait, je crois, renon-
» cer à notre liaison ; mais qu'elle
» soit douce, *tranquille*, honnête
» comme elle doit l'être par mille
» et une raisons. Si vous me le
» promettez de bonne foi, je m'y
» livrerai sans crainte... En vérité,
» mes recommandations sont ri-
» dicules, elles me donnent un air
» avantageux, qui ne me va pas,
» il s'en faut bien. Non, je le jure,
» je ne me crus jamais dangereuse,
» pour un homme comme vous,
» surtout. Si l'amie ne me l'avait

» pas fait entendre, si vous ne me
» l'aviez pas laissé entrevoir, je
» n'aurais jamais été tentée de l'i-
» maginer.

» Je me flatte que vous n'aurez
» plus à me reprocher de manquer
» de confiance, en voilà une mar-
» que si absosue, que vous seriez
» bien coupable d'en abuser.....
» Ah ! quelle mine vous faites !
» Déridez-vous, non, je ne le
» crains pas..... J'apprécie votre
» générosité : rien ne me presse ;
» sans avoir le droit de l'être, je
» suis difficile.... »

La BARONNE.

Cela ne se suit pas, de quoi parle-t-elle ?

Le Comte.

D'un mariage dont je lui avais dit un mot; je cherchais des armes contre ma faiblesse.

Médor.

Mais vous immoliez cette tendre et généreuse fille?

Le Comte.

Nous étions également coupable; il fallait un double sacrifice.

Madame Saintré.

Voyons la fin de la lettre.

Le Comte continue:

..... « L'extérieur m'arrêterait moins que les qualités de » l'âme, je la voudrais à l'unisson

» de la mienne, un cœur aussi
» sensible, ce n'est pas peu dire,
» un esprit qui m'intéressât, assez
» de connaissances pour m'en don-
» ner, en connaissez-vous beau-
» coup de cette étoffe ? Il y en a ;
» cet être, je suis bien sûr que je
» le rendrais heureux, si par l'es-
» time, l'amitié et la confiance, il
» me rendait cher le soin que je
» prendrais de lui plaire unique-
» ment : mais s'il ne m'appréciait
» pas, s'il me faisait des reproches
» non mérités, si à l'ami le maître
» voulait succéder, ma sensibilité,
» ma délicatesse blessées ne pour-
» raient que faire son malheur, et à
» coup sûr le mien, et si infailli-
» blement, que je n'y résisterais
» pas longtems.

» D'après ce que je viens de dire de
» mon caractère, me trouvez-vous
» encore des rapports avec votre
» jolie pupille ? Que j'aimerais à
» voir la réponse qu'elle vous au-
» ra faite à mon sujet !

» Je vous sais bon gré d'avoir
» prolongé votre séjour à . . . , en
» faveur de l'amie ; c'est un sacri-
» fice, car vous vous ennuyez. Ne
» dois-je pas votre souvenir à la
» disette de vos plaisirs ? Rendu à
» Paris, environné de ceux que
» cette capitale multiplie, dans le
» goufre des affaires, songerez-
» vous encore à moi ? Je desire
» que ce soit avec plus de plaisir,
» que vous n'avez de peine à faire
» le serment de ne jamais revenir
» ici. Il m'a donné de l'humeur.

» Oui, je vous entends bien; mais
» vous m'entendez bien aussi.

» Mon frère arrive, vous savez
» comme je l'aime; il a à mes
» yeux le même tort que vous,
» sans pouvoir cesser de l'avoir ni
» l'un, ni l'autre; devinez. Je lui
» écrivais hier; je finissais ma let-
» tre à l'ordinaire, en l'appelant
» mon unique ami; en la relisant,
» ma conscience m'a reproché un
» mensonge, j'ai effacé *unique*, et
» j'ai mis *cher;* si pour cela il me
» boudait, j'espère au moins que
» je vous verrais sourire. Oui, je
» crois pouvoir, sans imprudence,
» me livrer au plaisir de vous ap-
» peler mon ami; que votre cœur,
» d'accord avec votre raison, ne
» m'accorde que le sentiment tout

» juste que ce titre exige, nos pe-
» tites conditions ainsi faites, je
» veux bien que vous m'écriviez,
» et je vous répondrai.

» L'analyse des jolis ouvrages
» qui paraîtront, me fera grand
» plaisir, mais des vôtres un ex-
» trait me laisserait trop à desirer.
» Je vous consulterai souvent sur
» le choix de mes livres; si je ne
» suis pas prude, au moins je suis
» délicate. Adieu, croyez que si
» je veux encore ignorer l'amour,
» je me pique d'amitié au premier
» degré. Dites-moi seulement
» pourquoi j'ai eu tant de peine à
» commencer cette lettre, et que
» j'en ai encore plus à la finir;
» vous qui savez tout? »

Le Commandeur.

Cette aimable enfant jouait gros jeu : je crois voir un papillon qui semble craindre d'approcher de la bougie, et qu'un instinct irrésistible y ramène : gare ses aîles !

Madame Saintré.

Ce ne serait qu'un demi-mal s'il n'en coûtait qu'un bout d'aîle. Tendre et confiante, la pauvre Zélis est bien heureuse d'avoir désarmé son ennemi par les qualités mêmes qui devaient hâter sa défaite.

Médor.

D'où naissait cette confiance ? du tact délicat de cette jeune personne. Voila votre triomphe, mesdames,

dames; plus heureuses, si quelques-unes n'en abusaient pas: mais je conviens qu'en général, c'est nous qui avons fait de l'amour un art. Cet art dut sa naissance à la ruse, à la disette des moyens honnêtes, et ses progrès au relâchement des mœurs, qu'il acheva de corrompre. C'est dans un siècle étincelant d'esprit, c'est dans la métropole du monde, infectée du luxe asiatique, souillée de tous les forfaits des brigands qui l'avaient asservie, et récemment des atrocités du Triumvirat, que, sous le lâche et politique Octave, un bel esprit, sans philosophie, sans courage, sans vertus, ne rougit pas de revêtir du charme de la poésie de perfides

maximes, qu'il intitula mal-adroitement l'*Art d'aimer*, n'osant les appeler l'Art de séduire. Qu'un amant, dans le délire de la passion, agacé par une imagination brillante et féconde, trace en caractères de feu le tableau voluptueux de son bonheur, ou décrive, avec la langueur d'une âme pénétrée, ses craintes, son espoir ou ses peines, j'oublie le danger de ces peintures; je m'unis à celui qui me fait partager, malgré moi, ses plaisirs ou ses tourmens. Mais qu'un libertin, récapitulant froidement les ruses qu'il a employées pour couvrir ses vices, réparer les outrages du tems ou de la débauche, et faire tomber l'innocence dans ses filets, me débite avec

complaisance la rapsodie de ses pernicieux secrets, mon cœur se révolte, et accuse le père de Julie d'un nouveau crime, celui de n'avoir pas relégué plutôt dans les déserts de la Panonie, l'indiscret délateur des turpitudes d'une nouvelle Myrrha, dont la corruption fut son ouvrage.

SAINTRÉ.

Croyez-vous qu'Horace fut moins coupable ?

MÉDOR.

Oui ; meilleur poéte et plus philosophe, au moins ses ouvrages offrent des correctifs : il afficha les vices de son siècle, voilà ses torts ; mais il ne les réduisit pas en préceptes, voilà son excuse.

Madame de LINTZ.

Que j'aime à voir la jeunesse prendre la défense des mœurs, attaquer sans ménagement leurs corrupteurs, et donner à-la-fois de l'attrait et des grâces à la vertu.

*L'*ABBÉ.

Monsieur, j'applaudis d'autant plus à votre sortie vigoureuse, que j'avais osé, dès notre première promenade, proposer mes doutes sur l'apothéose de la plupart des écrivains érotiques; mon état me rendant suspect, je n'avais fait qu'effleurer le sujet; ce que vous venez de nous dire sur le compte du coryphée des poétes galans, me semble achever ma tâche, et

reléguer ses imitateurs... *ultra Sauromatas* (1).

MÉDOR.

M. l'abbé, je suis bien éloigné d'exclure le genre, je ne prescris que l'excès. En amour, chacun a son esprit et sa tournure; l'un se borne à la prose, l'autre préfère la gêne de la rime : l'amant cherche à réunir tous les moyens de plaire qui sont en sa puissance, il ne s'en croit jamais assez. L'amour sans doute créa le premier poéte, comme la religion inspira le premier versificateur. On crut qu'il falait un langage plus relevé pour célébrer les dieux; bientôt on osa

(1) *Au de-là des Sarmates.*

rendre le même honneur à sa maîtresse, c'était la divinité visible ; mais, à la honte des hommes, les cantiques, en général, ne sortirent pas de leur première médiocrité, tandis que les *ex-voto* des amans reculèrent de siècle en siècle les bornes de l'art.

La BARONNE.

Vous me paraissez avoir approfondi celui-là; les meilleurs préceptes s'effacent de la mémoire, si l'exemple ne les y grave pas: donnez-nous en un dans ce genre que vous admettez, d'où la licence est bannie, et que la délicatesse assaisonne, la chanson réunit deux charmes à la fois.

Médor.

Mon coup-d'essai n'est pas propre à m'encourager, et ne semblait pas devoir m'exposer à ce guet-à-pens. Je ne me ferais pas prier, mais j'ai la mauvaise habitude de ne pouvoir chanter sans un instrument.

Madame de Lintz.

J'ai prévu la défaite, et voilà votre mandoline.

Médor.

On ne saurait vous échaper...

(*Il prélude.*)

Madame Saintré.

Qu'allez-vous nous chanter ?

MÉDOR.

Il me serait difficile de vous le dire, j'improvise toujours.

La BARONNE.

Air et paroles ?

MÉDOR.

Air et paroles.

La MARQUISE.

C'est le talent favori des italiens.

MÉDOR sourit et chante en s'accompagnant.

QUAND verrai-je le tendre amour
Faire le bonheur de ma vie ?
L'espérance d'un doux retour
Me serait-elle donc ravie ?
Qui veut m'aimer, m'aimer pour moi,
Qu'elle se nomme, elle a ma foi.

A la beauté, que puis-je offrir ?
Je n'ai ni trésors, ni couronne ;
Mais sous ses lois je sais mourir,
La constance vaut bien un trône.
Qui veut m'aimer, m'aimer pour moi ;
Qu'elle se nomme, elle a ma foi.

Cœurs sensibles à mes accens,
C'est vous seuls que chante ma lyre ;
Heureux, si ses accords touchans
Vous conduisent jusqu'au délire ;
Vous m'aimerez alors pour moi,
Et la plus tendre aura ma foi.

Madame de LINTZ.

Qu'on est heureux de réunir deux talens aussi agréables ! sentir..... cela va tout seul ; mais l'exprimer avec l'accent propre,

la grâce..... Vous êtes un enfant gâté de la nature.

Médor.

J'aimerais mieux l'être du dieu qui l'embellit et qui m'inspire.

La Baronne.

Vous êtes en bon chemin, l'un mène à l'autre.

Le Marquis.

Madame de Linlz fait une remarque fort juste : celui qui peut composer l'air et les paroles a un grand avantage, voyez le Devin de Village, les paroles sont médiocres, la musique... oserais-je le dire... est assez faible, il ne résulte pas moins de leur union

un tout infiniment agréable : c'est que le double travail fut fait d'un seul jet, et qu'un des auteurs ne put pas refroidir l'autre.

Le Chevalier.

Je sais de bonne source que la musique du Devin de Village n'est pas de Rousseau, mais d'un maître de musique de Lyon ; cependant, n'y ayant pas eu de reclamation, laissons au versificateur la double couronne, en observant pourtant que Jean-Jacques n'a pas fait depuis un seul couplet.

Dorival.

Je connais l'anecdote et ses détails ; mais, en supposant que le poëme et la musique soient de

la même main, j'ajoute que le poëte n'éprouva pas les contrariétés, les bisareries du musicien, qui vous demande des vers sur sa composition, au lieu de s'astreindre à la vôtre. Que peuvent être des vers de commande, allongés ou mutilés, au gré d'un artiste, qui, ordinairement, ne possède ni le génie, ni la prosodie de la langue à laquelle il a la témérité d'unir ses accords, sans en pouvoir juger l'effet, ni opérer cet ensemble harmonique, qu'on trouve si rarement sur la scène lyrique ?

Flitz.

M. Médor, quelqu'un vous demande au château.

Médor.

Médor.

M. Flitz, je vous remercie, et vous suis. Madame la marquise, vous permettez.

(*Il sort.*)

La Marquise.

Nous ne tarderons pas à vous suivre. Quelle réunion merveilleuse de talens de profondeur et d'aménité ! chaque moment ajoute à ma surprise.

Le Commandeur.

Madame de Lintz, ce que je vais nous dire m'est inspiré par un sentiment qui ne peut être suspect ; nous avons tous pour vous un attachement, que vos

grâces, votre esprit et les qualités de votre âme augmentent chaque jour : nous vous devons de la franchise, en voici l'homme. Ce jeune homme ne peut être qu'un amant déguisé, qui cherche à vous attacher par sa singularité. Il suit adroitement son plan et juge aisément des progrès qu'il fait auprès de vous, parce que, sans méfiance, et rassurée par l'intervalle apparent, vous vous livrez de bonne-foi à tout ce qu'il étale de séduisant : il n'est pas même surprenant que vous soyez intérieurement flattée de la préférence marquée qu'il vous témoigne ; mais nous, vos amis, et qui avons conservé un sang-froid observateur, il ne nous est pas permis de vous dissimuler

le danger que vous courrez. On ne saurait couvrir un précipice de plus de fleurs ; le drôle est exercé et ne paraît prendre des détours que pour mieux arriver à son but : sa sortie même contre les séducteurs, n'est qu'un art de plus pour vous empêcher de le soupçonner d'être du nombre. Vous êtes jeune, aimable, riche, et dans l'yvresse encore d'une liberté chèrement achetée ; un jeune homme doué comme celui-ci, mais vraisemblablement sans fortune, en lui supposant de la naissance, a dû calculer votre position, et y conformer ses moyens de séduction. Vous êtes honnête, il le paraît ; vous êtes tendre, il est galant et joue la sensibilité ; vous êtes fine,

il s'envelope d'un voile mystérieux; que vous dirai-je enfin ? je ne vois dans votre Médor qu'un héros de roman, qui pourrait bien en avoir été un de lansquenet. Son début était à la nature, et les suites appartiennent à l'art.

La Marquise.

Commandeur, je ne puis être de votre avis. Je n'ai jamais eu la manie de prêter de mauvaises intentions aux gens qui ne se sont pas démentis. Médor s'est parfaitement justifié de ce début que vous lui reprochez : nous avions agacé son amour-propre, et, il faut en convenir, assez malhonnètement; étant ce qu'il s'est montré depuis, je trouve que nous en

avons été quittes à bon marché ; mais de ce moment, et dès qu'il nous a vu revenir sur son compte; qu'avez-vous eu à répondre dans sa conduite ? Trouvez-vous beaucoup de jeunes gens aujourd'hui qui ayent, je ne dis pas autant d'érudition, ils n'en ont point du tout ; de talent, presque tous en manque ; d'esprit, c'est de la crême fouetée ; mais de délicatesse et de réserve ? Ne nous a-t-il pas prodigué à toutes autant de respect que d'attentions fines ? S'est-il oublié avec aucun de vous, messieurs ? N'a-t-il pas enfin eu l'art, étonnant à son âge, de monter insensiblement à notre niveau, sans nous compromettre, ni faire l'avantageux ? Mon cher commandeur,

cette conduite n'est pas celle d'un héros de lansquenet, et vous en trouveriez peu qui fussent capables du trait courageux qui nous a peut-être sauvé la vie.

Le Commandeur.

On peut être brave, spirituel, aimable, savant même, et n'en être que plus dangereux auprès d'une femme.

Saintré.

Cela mérite une explication. Un homme est dangereux quand des motifs purement personnels le conduisent; vous même étiez-vous toujours amoureux des femmes dont vous poursuiviez la conquête? Sûrement vous ne vous en

êtes pas cru moins honnête ; à plus forte raison, quiconque suit un penchant vrai, mérite-t-il indulgence. Supposons un moment que Médor ait de la naissance et de la fortune, et que par bisarerie ou par délicatesse, son ambition soit de se faire aimer sous une livrée obscure, quelle injustice ne lui aurez-vous pas faite en calomniant ses intentions et sa conduite ? et croyez-vous que madame de Lintz dût vous avoir beaucoup d'obligation de vos conseils, en supposant encore que le mérite de ce jeune homme eût fait quelqu'impression sur elle ?

Le Commandeur.

Mais vous ne me combattez qu'avec des suppositions.

Madame de Lintz.

Mais il me semble que Saintré se bat à armes égales. Courage, mon cher neveu, soyez mon champion, l'acte est digne de vous. Il y a de la générosité, et beaucoup; car si je devenais sérieusement *Angélique*, la nouvelle reine du Cathay serait obligée de vous renier; (*montrant madame Saintré*) ainsi que cette jolie enfant, que j'aime cependant bien; mais un mari absorbe toutes les affections. M. le commandeur, même en plaisantant, je n'en suis

pas moins reconnaissante de votre flateuse sollicitude ; mais le zèle vous a emporté, et dans le calcul de mes perfections, vous avez oublié ma légèreté naturelle ; daignez compter davantage sur ce préservatif, qui n'exclut pas toujours l'observation ; car il n'est pas échapé que vous n'avez point encore pu digérer la première scène du *Picaro*. Il est des vertus d'état dont on se dépouille difficilement.

Le COMMANDEUR.

La riposte est vive ; je suis un mal-adroit, le fait est prouvé, puisque j'ai le malheur d'encourir la censure de tout le monde.

La BARONNE.

J'ai bien eu aussi mon accès de

prévention; mais je suis comme la marquise : une bonne action me rend d'une bêtise, dont je rougis sans pouvoir m'en corriger. (*A madame Saintré.*) Vous ne dites rien, n'en penseriez-vous pas plus ?

Madame SAINTRÉ.

Je suis rarement d'un autre avis que mon mari; sur les choses importantes entendons-nous : je ne crains pas les conseils; mais j'aime assez qu'on attende que je les demande. Je crois tenir cela de ma tante : mon respect et ma tendresse pour elle ne m'ont jamais permis de calculer que son bonheur, et partout où elle croira le trouver,

je serai la première à concourir aux moyens de l'accélérer.

Le Comte.

Soyez persuadée, femme charmante, que ce vœu est le nôtre, et que le commandeur n'a fait que le prononcer à plus haute voix. Ce n'est pas que je partage ses soupçons, ni ses craintes; j'estime, j'aime, j'honore l'étonnant mortel qui nous occupe; mais je crois que la prudence exige que nous ayons sa confiance, avant de lui prodiguer la nôtre.

L'Abbé.

Voilà le mot, et je l'attendais pour dire le mien. Une longue expérience des hommes n'a pas dû les peindre en beau au comman-

deur ; plus exposé qu'un autre à rencontrer, dans ses nombreux voyages, de ces passe volans qui, rejettés de leur patrie, s'en vengent, en la calomniant, tout ce qui a l'air extraordinaire doit lui rappeler ces aventuriers, et le mettre en garde contre eux. Ici, son attachement pour madame de Lintz augmente cette défiance naturelle, et préoccupé de cette double impression, tout ce qui nous charme dans notre héros, n'a pas encore pu la détruire; c'est l'affaire du tems, il nous éclairera, et, dans l'intervale, la surveillance de l'amitié saura maîtriser les événemens.

Dorival.

Dorival.

Oui, c'est assez cela ; quand on est sur ses gardes, l'astuce n'a pas beau jeu.

Le Marquis.

Que d'inquiétudes, de fausses conjectures, et d'injustices peut-être, plus de confiance de sa part nous épargnerait ? Mais il a du caractère, il n'est qu'un puissant motif qui soit capable de le faire persister dans son déguisement ; car c'en est un. Soyons assez généreux pour ne pas nous démentir. Son absence m'inquiète, cet exprès envoyé a un objet ; allons éclaircir tout cela.

La Marquise.

Commandeur ; donnez la main

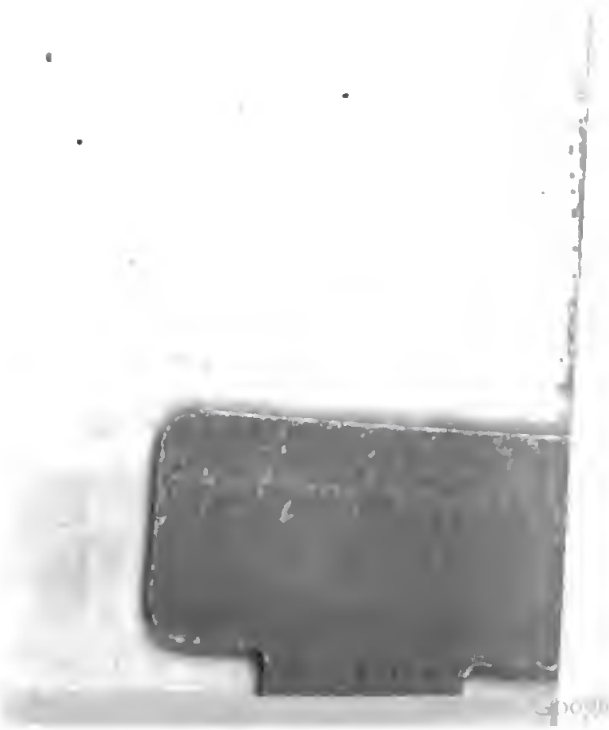
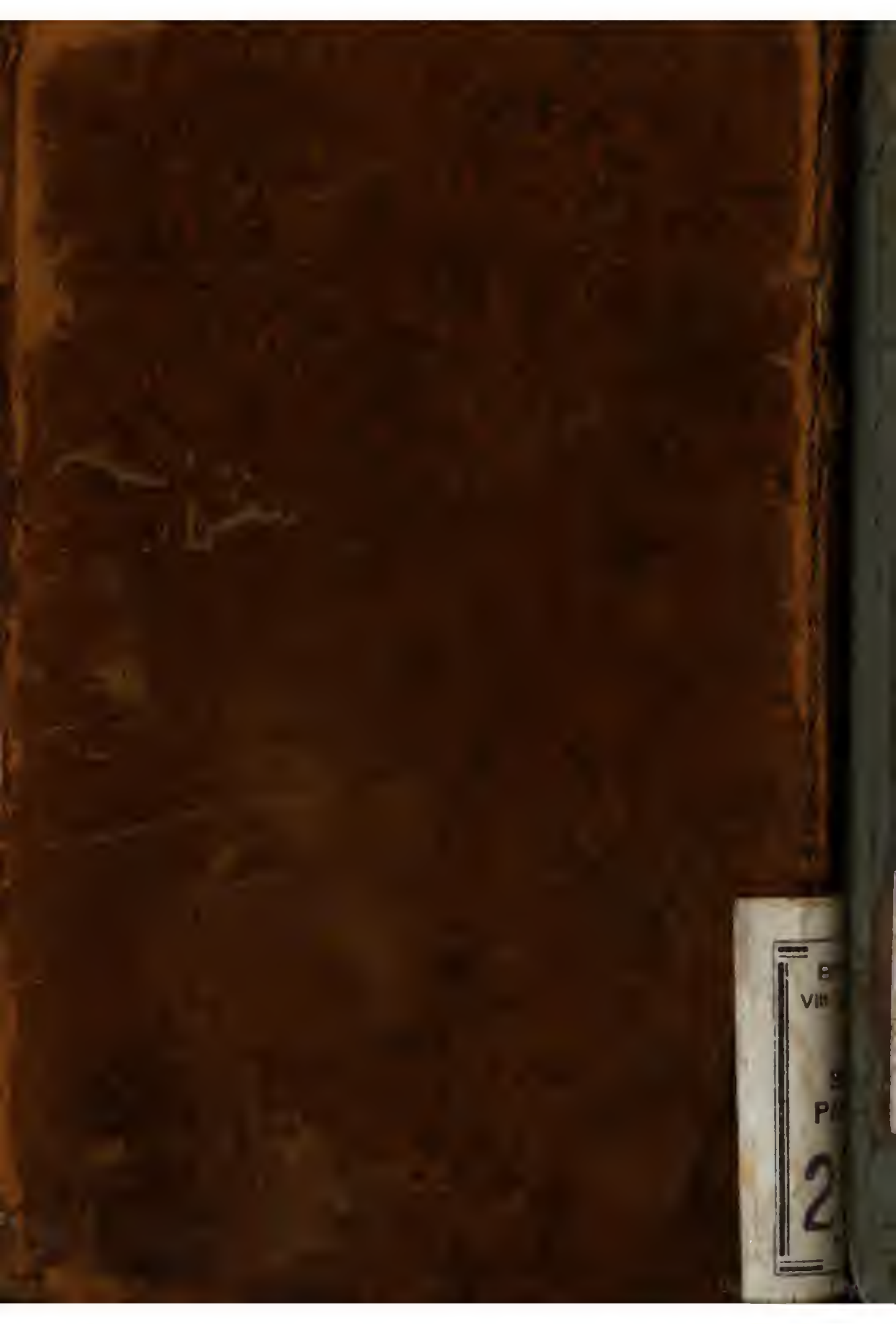
à de Lintz, et que Bacchus soit le médiateur de l'amitié.

Le COMMANDEUR *offrant la main de Lintz.*

J'aurais plus de confiance dans les bons offices du frère.

Madame de LINTZ.

Est-il avec le ciel des accomodemens ?

Fin de la huitième Promenade et du DEUXIÈME VOLUME.

627399